



QUEER FIRE

LUTTE ARMÉE ET RÉVOLTES
QUEERS CONTRE LES PRISONS

LA GEORGE JACKSON BRIGADE



Couverture : Ed Mead et Danny Atteberry, membres de *Men Against Sexism*, marchant à l'étage de Big Red, l'unité de haute sécurité du pénitencier d'État de Walla Walla.

4^{ème} de couverture : cursive de Big Red au lendemain de la révolte.

Publié initialement par Untorelli Press, Bloomington, 2014
<https://files.libcom.org/files/queer-fire.pdf>

Traduit en français par Tapettes et Gâchettes, Nantes, 2024
<https://nantes.indymedia.org/zines/126373/queer-fire>

Nous voulons faire mention au lectorat de quelques avertissements (*trigger warning*) quant à la lecture de cette brochure. Certains passages contiennent des événements violents décrits de manière crue qui peuvent réactiver des traumatismes et être difficiles à lire. Il y a mention de violences sexistes et sexuelles – notamment de viol et exploitation sexuelle, de violences policières et de morts violentes.



UNTORELLI PRESS

UNTORELLI@RISEUP.NET

TAPETTES-ET-GACHETTES@RISEUP.NET

SOMMAIRE

NOTE DE TRADUCTION

5

INTRODUCTION

9

UNE BRÈVE HISTOIRE DE
LA GEORGE JACKSON BRIGADE

de Tides of flame

14

UNE COURTE AUTOBIOGRAPHIE

par Bo Brown

25

DÉCLARATION AU TRIBUNAL

par Bo Brown

29

UNE COURTE AUTOBIOGRAPHIE

par Ed Mead

35

EMPRISONNÉ ET ISOLÉ

par Ed Mead

38

MEN AGAINST SEXISM

par Ed Mead

65

QUEERING THE UNDERGROUND

une interview avec Bo Brown et Ed Mead

83

RESSOURCES

94

Note de traduction

Pour une soirée de soutien aux collectifs anticarcéraux Casse-Murailles (Nantes) et L'Envolée, nous avons décidé de projeter le documentaire *The gentleman bank robber*¹ de Julie Perini. Ce film offre un portrait de Rita Bo Bown, une butch de la classe ouvrière étasunienne, féministe, anarcho-communiste, anti-autoritaire, anticapitaliste, et membre de la *George Jackson Brigade*, ayant été emprisonnée en 1971, puis de 1977 à 1989.

Pour certain·es, nous connaissions déjà Bo Brown et ses camarades, grâce à la lecture de cette brochure *Queer Fire*, qui compile en anglais différents récits de luttes menées par les membres de la Brigade. Leurs stratégies et expériences sont éloignées de nos contextes, mais elles peuvent nourrir nos réflexions sur l'art et la manière de s'attaquer à la société capitaliste : mener des attaques en soutien à des luttes sociales en cours, identifier la prison comme un outil du pouvoir à combattre et soutenir les prisonnier·es dans leurs luttes, nouer des complicités fortes et imposer la fierté queer dans la vie et les combats politiques ; et enfin, à l'intérieur des geôles, se solidariser entre taulard·es pour faire face à la pénitencière et enrayer la culture du viol et la prédation sexuelle dans la prison. Cette lecture nous a enjoué·es !

Ces récits nous semblant précieux, nous avons eu envie qu'ils soient lisibles pour un plus grand nombre, nous avons entrepris de les traduire en français. Nous nous sommes donc lancé·es dans la traduction de cette brochure avec la motivation d'apporter ce contexte au documentaire. Nous ne sommes pas des spécialistes de l'exercice. Ce travail a été pour nous l'occasion de nombreux échanges sur la façon de faire, et l'intérêt de la traduction. Collectivement, à travers nos échanges, nous nous sommes autoformé·es, et cela nous a permis d'enrichir notre culture politique de groupe. La traduction peut sûrement être améliorée.

1. <https://julieperini.com/The-Gentleman-Bank-Robber-The-Story-of-Butch-Lesbian-Freedom-Fighter>

Nous avons été attentif·ves à uniformiser la traduction et nos choix de vocabulaire souvent politiques. Voici quelques exemples :

- C'est le cas pour le mot *kid* qui en français se traduit généralement par *môme*, *gamin*, *enfant*. On a préféré utiliser le mot *jeune* dans le récit de relations sexuelles, contraintes ou non, pour éviter de véhiculer l'amalgame entre pédé et pédophile.

- Par habitude, nous utilisons les termes *prisonnier·es* ou *taulaurd·es* plutôt que *détenu·es*. Pour nous, ce dernier est un mot du pouvoir qui porte en lui l'objectification et la déshumanisation avec lesquelles l'administration considère les personnes qu'elle enferme.

- La plupart du temps, nous avons traduit *gay* par *queer*. Cela nous semblait plus juste car le récit se rapportait plutôt à l'émancipation des communautés LGBTQIA+ qu'à la libération des seuls hommes cis gays.

- Page 33, le mot utilisé en anglais est *rapo*. Nous avons choisi de le traduire par *pointeur*. En français, "pointeur" désigne une catégorie de prisonnier·es condamné·es pour viol ou actes pédophiles. Iels sont particulièrement stigmatisé·es et mal vu·es dans la prison. Dans le texte, la personne désignée est condamnée pour meurtre et bénéficie d'une reconnaissance sociale dans la prison. Nous nous sommes donc demandé·es si le terme *pointeur* convenait mais c'est celui qui nous a semblé le mieux retranscrire *rapo* et refléter la pensée d'Ed Mead.

Nous avons également opté pour l'écriture inclusive avec le point médian « · ». Nous avons conscience que ces questions de démasculinisation de la langue sont récentes et n'étaient pas en pratique dans les années 70. Au-delà de notre intention de ne pas dénaturer le contexte, nous réalisons que c'est la langue française qui est particulièrement binaire et que c'est donc dans cette langue qu'il nous appartient de prendre position pour la faire évoluer. Lorsque nous parlons des prisonnier·es, même situé·es dans les prisons dites pour hommes,

nous écrivons avec le point médian afin d'inclure les meufs trans qui y sont enfermées.

D'autres choix ont été fait pour des question de facilité de lecture, par exemple il nous semblait plus léger d'écrire *nouvel·le* que *nouveau·elle*.

Sauf mention contraire, les notes de bas de pages viennent des traducteur·ices.

En attendant de brûler toutes les prisons, nous espérons que cette
brochure vous enthousiasmera autant que nous,
bonne lecture la team !

Tapettes et Gâchettes, Nantes, juillet 2024

INTRODUCTION



Il peut sembler étrange pour des anarchistes qui abordent la lutte d'un point de vue insurrectionnel de compiler des écrits de et sur la *George Jackson Brigade*. Si on considère que le pouvoir est diffus, que la guérilla est une stratégie de désespoir et une impasse, et que notre but est de généraliser l'incontrôlabilité, alors les guérillas urbaines des années 1970 paraissent un peu lointaines, un peu étrangères. Parfois admirables dans leur contexte. Parfois horribles et autoritaires jusqu'à la moelle. Il semble que, pour la plupart des anarchistes, il y a deux façons dominantes de voir ces groupes : la valorisation sans critique ou la condamnation pure et simple. Ces deux attitudes puent la pensée idéologique et étouffent l'intelligence et la créativité de la révolte.

Faire des *gueriller@s*¹ urbain·es des martyr·es, c'est suivre la logique du christianisme. Plutôt que de comprendre la complexité de groupes comme *Weather Underground*², *Rote Armee Fraktion*³, *Brigate Rosse*⁴, etc., le fétichiste ne voit que les explosions, les douilles, les langues juvéniles qui crachent du feu sur la bourgeoisie : en d'autres termes, la lutte comme un spectacle. Dans cette logique, l'extrémisme, les

1. En castillan, le « @ » est une manière inclusive d'écrire et équivaut ainsi à *guerilleras* et *guerilleros*.

2. *Weather Underground* (WU) : groupe de lutte armée étasunien marxiste, anti-impérialiste et antiraciste, actif de 1969 à 1977.

3. *Rote Armee Fraktion* (RAF – Fraction Armée Rouge) : organisation de guérilla urbaine, communiste et anti-impérialiste, active en Allemagne de l'Ouest de 1968 à 1983.

4. *Brigate Rosse* (Brigades Rouges) : organisation armée marxiste-léniniste italienne, apparue durant les années 70 et dont plusieurs générations de militant·es ont mené des actions de guérilla contre des figures du capitalisme et de l'État.

dégâts économiques et le langage militant l'emportent sur la stratégie ou la possibilité d'une généralisation de la guérilla. Peu importe si beaucoup de ces groupes étaient autoritaires dans leur organisation, leurs pratiques et leurs objectifs : le feu et la fumée ont masqué la forme étatique qu'ils poursuivaient.

Avec le temps, il est également facile de faire preuve de romantisme vis-à-vis de ces figures révolutionnaires. Alors que la révolte a désormais pris un tournant informel et diffus, il est tentant de considérer les groupes de cette époque comme ayant pratiqué des formes plus cohérentes d'attaque. Aujourd'hui, la révolte – que ce soit par stratégie ou par lâcheté – prend généralement des formes moins frontales aux États-Unis. Quand nous nous heurtons constamment au problème de savoir comment propager la révolte, les ravages de la dynamite peuvent sembler séduisants (et, ne l'oublions pas, la rage est parfois le meilleur moyen de répandre la révolte). Mais ces groupes, dans leur spécialisation, n'ont pas réussi à anéantir la fracture entre eux et les autres. Si l'on regarde comment tant de ces « héros » de la guérilla ont fini – professeur·es d'université ou moulins à paroles professionnel·es qui condamnent toute attaque de la propriété privée – le romantisme en prend un coup.

Ces points – la critique de la spécialisation, la condamnation de la structure autoritaire, le refus du martyr·e – ne doivent pas être confondus avec le sarcasme prétentieux de l'idéologue. Les anarchistes insurrectionnalistes, malgré leur refus du dogmatisme, s'enferment parfois leurs propres moralismes. Dans l'esprit de nombreux·ses insurgé·es, plutôt que d'être un·e héroïne, la·e guérillier@ est un·e imbécile. Et ce, peu importe ses objectifs, son mode d'organisation ou le contenu de ses écrits. Il suffit de voir la haine de certain·es anarchistes pour les guérillas de la FAI¹ ou de la CCF². Dans leur suffisance, ces anarchistes ont remplacé la critique de la forme – critique valable et nécessaire – par un aplanissement de la réalité, la réduisant à un dualisme simpliste voire

1. FAI pour *Federazione Anarchica Informale* (Fédération Anarchiste Informelle): réseau anarchiste insurrectionnel prônant l'action armée, actif en Italie depuis 2003.

2. CCP pour *Conspiracy of Cells of Fire* (Conspiration des Cellules de Feu) : organisation anarchiste insurrectionnelle grecque, apparue en 2008.

stupide entre insurrection et guérilla.

Si nous évitons les pièges tendus par les fétichistes et les opposant·es de la guérilla, et si nous étudions les histoires de ces luttes, nous pouvons nous doter de plus d'outils – tant matériels qu'analytiques – afin de créer notre propre rupture insurrectionnelle avec l'existant.



La nouvelle guérilla anarchiste diffère certes de groupes tels que la RAF ou *Weather Underground*, mais on lui trouve certaines similitudes avec l'ELF³, les *Direct Action*⁴ au Canada, la *Angry Brigade*⁵ au Royaume-Uni et, dans une certaine mesure, la *George Jackson Brigade*. Les éléments anarchistes de ces derniers groupes ne versaient pas dans l'avant-gardisme, la politique marxiste-léniniste et les formes d'organisation autoritaires des premiers.

La *George Jackson Brigade* est un cas intéressant, car elle contient une sorte de dualité. Le groupe était composé de membres marxistes-léninistes et de membres anarchistes. La principale déclaration politique de la Brigade – *The Power of the People is the Force of Life*⁶ – contient d'ailleurs un dialogue écrit entre les deux groupes qui explorent leurs désaccords sur la stratégie révolutionnaire.

La diversité de la Brigade s'étend également au-delà des positions politiques. Le groupe était composé de membres noir·es et de membres

3. ELF pour *Earth Liberation Front* (Front de Libération de la Terre): nom collectif utilisé par des individu·es ou groupes autonomes qui utilisent le sabotage économique et les actions directes pour protester contre l'exploitation et la destruction de l'environnement.

4. *Direct Action* : collectif canadien anarchiste, écologiste, féministe et anti-impérialiste qui a mené une série d'attaques contre l'État et l'industrie de 1980 à 1983.

5. *Angry Brigade* : groupe armé affinitaire d'inspiration communiste libertaire, responsable de plusieurs attaques entre 1970 et 1972 au Royaume-Uni.

6. Traduisible par "Le pouvoir du peuple est la force de la vie" et consultable à l'adresse <https://ia902902.us.archive.org/29/items/the-power-of-the-people-is-the-force-of-life/gjb/ThePowerOfThePeopleIsTheForceOfLifeGJB.pdf>

blanc·hes, de membres homosexuel·les, hétérosexuel·les et bisexuel·les ou encore de membres diplômé·es et d'ex-taulard·es. Alors que des groupes tels que *Weather Underground* étaient majoritairement issus de la classe moyenne supérieure, les membres de la Brigade ont porté dans leur groupe une vision plus diversifiée de la lutte. Dès le début, la lutte contre la prison a été centrale dans les actions menées par la Brigade, en grande partie parce que ses membres avaient été concerné·es par la prison toute leur vie, dedans puis dehors. La diversité au sein de la Brigade a également contribué à ses différences de ton et de contenu par rapport aux autres groupes de guérillas étasuniens de l'époque. La capacité d'auto-critique – comme ce fut le cas après l'attentat raté de la Brigade contre un magasin *Safeway* – a tendance à être reléguée au second plan par rapport au matraquage révolutionnaire que l'on peut lire dans les mémoires et l'histoire de groupes tels que *Weather Underground*.

Les politiques de genre ont également joué un rôle essentiel dans la vie politique et l'organisation de la Brigade. L'analyse féministe des rôles genrés et du travail affectif ainsi que l'analyse queer de l'hétérosexualité ont contribué à l'engagement du groupe en faveur de la libération des femmes et des queers. Bien que ce point puisse sembler mineur aux anarchistes d'aujourd'hui, il faut le replacer dans son contexte historique pour en comprendre l'importance. Les autres groupes de guérilla de l'époque ont embrassé des lignes politiques préoccupantes concernant le genre : la misogynie pernicieuse d'Andreas Baader (RAF), le sexisme flagrant de Mark Rudd (WU), l'utilisation par *Weather Underground* de la "libération sexuelle" pour pousser les femmes et les hommes queers à avoir des rapports hétérosexuels... les exemples sont innombrables.

Ainsi, même si l'on peut critiquer les choix stratégiques ou organisationnels de la Brigade, les condamner purement et simplement reviendrait à perdre une référence historique précieuse pour la lutte actuelle contre ce monde. Il existait au sein de la Brigade un dialogue ouvert sur la stratégie révolutionnaire, une éthique de l'antagonisme de classes dans la révolte des femmes et des queers, et un engagement profond dans la lutte contre la prison.

L'histoire ne peut pas être abandonnée à la récupération des

universitaires "radical·es", qui voient dans la révolte passée une opportunité de carrière. Comme toute chose, l'histoire peut être la pierre qui aiguisé nos poignards pour la guerre menée aujourd'hui contre l'ordre civilisé. En espérant que cette publication contribuera d'une manière ou d'une autre à la révolte contre la société carcérale et à la lutte antagoniste queer. Les armes sont partout ; le secret, comme toujours, est de vraiment commencer¹.

1. *Bang Bang !*

UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA GEORGE JACKSON BRIGADE

De Tides of Flames¹



La *George Jackson Brigade* (GJB) était un groupe de guérilla urbaine qui a opéré à Seattle de 1975 à 1978. Le groupe a été nommé ainsi en hommage à George Jackson, un membre des *Black Panther* qui était prisonnier et a été tué à la prison de San Quentin, Californie, en 1971. La Brigade était composée d'ancien·nes prisonnier·es au chômage, d'ancien·nes étudiant·es, de communistes et d'anarchistes de la classe ouvrière. Plus de la moitié des membres étaient des femmes et la moitié des femmes du groupe étaient lesbiennes. Le groupe n'avait pas de chef·fe et toutes les décisions étaient prises collectivement.

Les premières actions du groupe, au printemps 1975, se sont concentrées sur une lutte ouvrière à Seattle. Un entrepreneur local avait refusé d'embaucher des Noir·es, ce qui a déclenché une campagne populaire contre lui. De nombreux piquets de grève et blocages des chantiers de cet entrepreneur ont eu lieu, au cours desquels de nombreuses personnes ont été arrêtées.

Les médias ont aussi largement couvert cette lutte populaire.

Trouvant opportun d'y intervenir, la Brigade a placé une bombe au siège de l'entrepreneur au milieu de la nuit, ne blessant personne mais détruisant complètement le bâtiment. Elle diffuse également un tract dans la foule des manifestant·es dans lequel elle reproche à la lutte d'être centrée sur la question raciale plutôt que sur le chômage de masse. Plus

1. *Tides of flames* est un zine étasunien d'analyse et de pratiques anarchistes.

tard, la Brigade a saboté du matériel de construction, brûlé un camion et endommagé un engin de chantier appartenant au même entrepreneur raciste. Grâce à l'attaque à la bombe, l'entrepreneur n'a pas osé témoigner contre les manifestant·es arrêté·es pendant les piquets de grève. La Brigade n'a pas revendiqué ces actions, ne voulant ni détourner l'attention de la lutte soutenue, ni voir ses actions qualifiées de terroristes.

En juin, les membres de la Brigade ont posé une bombe dans le bâtiment du Département de l'administration pénitentiaire à Olympia, exprimant ainsi leur solidarité avec tou·tes les prisonnier·es² de la prison d'État de Walla Walla. C'était la première fois que la Brigade revendiquait une action en publiant un communiqué aux médias et au public. En août, iels ont ensuite plastiqué le bureau du FBI à Tacoma et le Bureau des affaires indiennes (BIA) à Everett le même jour. Ces attaques ont été commises en représailles à la répression du mouvement des Autochtones par le FBI et le BIA. Ces attaques n'ont pas été revendiquées.

À la fin de l'été, après trois actions réussies, les membres de la Brigade étaient joyeux·ses et plein·es d'espoir. Toutes leurs actions avaient été soigneusement planifiées et exécutées, ne blessant personne et trouvant un écho auprès du public. Avec la Brigade, Seattle a rejoint la lutte armée internationale contre le capitalisme. L'été 1975 semblait marquer le début d'une nouvelle offensive.

Mais la vie est chaotique, pleine de pièges et toujours prête à mettre le courage à l'épreuve. Un soir de septembre, un jeune homme non affilié à la Brigade a tenté d'armer une bombe au *Safeway* de Capitol Hill. À l'époque, *Safeway* était bien plus corrompu et exploitait bien plus les travailleur·euses agricoles étranger·es que ce n'est le cas aujourd'hui. L'entreprise était devenue la cible de manifestations, de piquets de grève et d'incendies criminels dans tous les États-Unis. Cette nuit-là, le jeune homme s'est fait exploser en armant la bombe. En apprenant la nouvelle de sa mort, la Brigade a immédiatement planifié sa vengeance. Contrairement à leurs actions précédentes, leurs plans ont été précipités. Une bombe à retardement a été placée dans un sac de nourriture pour

2. La prison de Walla Walla ne comporte que des quartiers "homme". Cependant, des femmes trans y sont également enfermées.

chiens au *Safeway* de Capitol Hill, et les membres ont rapidement téléphoné à la police pour lui demander de faire évacuer le magasin. Espérant faire passer la GJB pour des monstres, la police ne l'a pas fait. La bombe a explosé, causant des blessures légères à plusieurs client·es.

Ce désastre a tourmenté le cœur des membres de la Brigade. Iels passèrent le reste de l'automne et l'hiver 1975 paralysé·es par l'autocritique. Ce qui devait refléter la défiance et la colère massive des habitant·es du quartier à l'égard du *Safeway* avait au contraire blessé les pauvres du même quartier. La planification hâtive de l'action était l'un des facteurs à l'origine de ces blessures. Il faudra attendre le jour de l'an 1976 pour que la Brigade passe de nouveau à l'action.

En essayant d'appliquer cette autocritique à leurs actions, iels ont posé une bombe au siège régional de *Safeway* à Bellevue, sans blesser personne. La même nuit, la Brigade a fait sauter un transformateur de *City Light* qui alimentait en électricité le quartier aisé de Laurelhurst, la détruisant complètement. À l'époque, les employé·es de *City Light* étaient en grève contre leur entreprise, et ont organisé un piquet de grève autour des ruines, contre les briseur·es de grève que *City Light* avait payé·es pour rebâtir. Après l'échec de l'attentat à la bombe de Capitol Hill, la Brigade a constaté que ses actions étaient soutenues et appréciées par la classe ouvrière. Le groupe a frappé deux exploit·eurs en une nuit et les raisons ne pouvaient en être plus claires.

Malheureusement, l'un des membres de la Brigade devait être assassiné par la police trois semaines plus tard lors d'un braquage de banque à Tukwila. Deux autres membres du groupe ont été arrêté·es au cours du braquage, tandis que le reste de la Brigade a dû tirer pour se sortir de l'embuscade. En mars, alors qu'un des prisonniers était conduit à un rendez-vous chez le médecin, le groupe a attaqué ses gardiens et l'a libéré. Au cours de l'opération, un garde a été blessé par balle. Après la libération du prisonnier, la Brigade se retire dans l'Oregon rural pour se retrouver après sa défaite. Ce n'est qu'en 1977 que le groupe s'est réveillé. Mais il s'agit là d'une autre histoire.

Le 10 mars 1976, les membres de la *George Jackson Brigade* ont libéré leur camarade John Sherman de sa garde à vue. Sherman avait

été arrêté en même temps que Ed Mead lors du braquage de banque à Tukwila quelques semaines plus tôt. La police avait attaqué la Brigade alors qu'elle quittait la banque, tirant une balle dans la mâchoire de John Sherman et tuant finalement Bruce Seidel. Alors que les policiers embarquaient les camarades interpellés dans les voitures de police, la Brigade a continué à leur tirer dessus jusqu'à pouvoir s'enfuir.

La Brigade a failli s'emparer de 43 000 dollars, argent dont elle avait désespérément besoin pour continuer à opérer clandestinement. À l'époque, les braquages de banques étaient une méthode internationalement utilisée par les groupes de guérilla pour financer leurs activités.

John Sherman était transporté de la prison du comté de King au centre médical Harbourview pour un rendez-vous avec un médecin lorsqu'il a été libéré par la Brigade. Au cours de la libération, la Brigade a tiré sur le policier qui gardait Sherman et est parvenue à s'échapper. Pour revendiquer cette action, le 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, la Brigade a envoyé au *Seattle Post-Intelligencer* une balle provenant de l'arme utilisée lors du braquage. Elle a également envoyé l'appareil dentaire post-opératoire de la bouche blessée de John Sherman à une station de radio locale. Après cela, la Brigade a disparu dans l'Oregon rural, prenant le temps de guérir, de faire son deuil et d'analyser ses actes de manière critique.

La Brigade venait de perdre deux de ses membres. Ed Mead était à la prison d'État de Walla Walla et Bruce Seidel était mort. Ces deux hommes avaient été les amants d'autres membres de la Brigade et avaient vécu intensément et intimement avec elle pendant des mois. Dans tous les cœurs, la blessure était profonde alors qu'ils s'installaient dans une existence lente et banale dans les villes de l'Oregon. De nombreuses personnes dans ces villes les ont aidés, certaines sciemment, d'autres à leur insu. Libérer leur ami avait épuisé leurs maigres ressources et la Brigade a été forcée d'apprendre un nouveau niveau d'autonomie.

Pendant qu'ils se cachaient, un Grand jury a été convoqué et de nombreuses gauchistes et militant-es de Seattle ont été appelés à témoigner sur ce qu'ils savaient de la GJB. Toujours dans la clandestinité, le groupe a envoyé un extrait de texte manuscrit aux médias afin

de dédouaner une femme qui, selon les autorités, avait signé l'un des communiqués de la Brigade. Certain·es gauchistes ont coopéré avec le Grand jury, d'autres ont refusé et ont été emprisonné·es, et toute la gauche de Seattle a été soumise à une répression intense pendant des mois.

Au cours de la répression, le FBI a piégé et emprisonné un·e militant·e anti-carcéral·e en payant un·e junky pour qu'il dise que cet·te militant·e avait participé à une action de la Brigade. Le FBI a ensuite donné une nouvelle identité à la poucave. Durant cette période, Ed Mead a été condamné à de multiples peines de prison à vie pour son implication dans la Brigade. Malgré la répression, le Grand jury a finalement été mis en échec, n'ayant rien trouvé et étant légalement tenu de se dissoudre.

Sachant qu'ils devaient continuer à agir, les membres de la Brigade ont commencé à rassembler des outils et du matériel. Rapidement, iels ont lancé une nouvelle campagne de braquages afin de récolter des fonds pour leur prochaine offensive. Après avoir rassemblé 25 000 dollars, alors qu'ils utilisaient de faux chèques pour acheter de la nourriture et d'autres produits de première nécessité, le groupe a quitté l'Oregon rural et est retourné dans la région de Seattle. Là, iels se sont installé·es dans une routine clandestine et ont commencé à planifier leur prochaine attaque contre le système capitaliste mondial. Le 12 mai 1977, la Brigade a placé deux bombes dans deux bâtiments de *Rainier National*, les succursales de la banque à Bellevue. Cette action visait à soutenir la grève des prisonnier·es récemment entamée dans la prison d'État de Walla Walla.

La grève avait été déclenchée contre les longues peines d'isolement et les programmes psychiatriques de modification du comportement mis en œuvre dans la prison. À l'époque, il s'agissait de la plus longue grève en prison de l'État de Washington.

Lorsque la grève a pris fin, l'administration pénitentiaire a assuré que les pratiques barbares de la prison allaient cesser. Au fil du temps, de nombreuses personnes ont constaté que ces promesses étaient vides et que très peu de choses avaient changé dans la prison. La Brigade a attaqué à la bombe les succursales de la banque à Bellevue en raison des liens financiers de la banque avec le journal *Seattle Times*. Ce journal avait publié des articles qui condamnaient et diabolisaient la grève des

prisonnier·es.

C'est ainsi que débute la deuxième offensive de la *George Jackson Brigade* au cours de l'été 1977. Avec le souvenir de leurs camarades tombés au combat ou capturés toujours dans leurs cœurs, le groupe poursuivi ses efforts.

Après les attaques de la *Rainier National Bank*, l'action suivante de la Brigade était d'acquérir plus d'argent. De toute évidence, la vie clandestine ne leur permettait pas de gagner de l'argent au quotidien, et des sommes importantes étaient nécessaires pour louer des maisons, fabriquer des bombes, conduire des voitures et acheter à manger. Le 21 mai 1977, la Brigade a braqué le magasin d'alcools de Newport Hills, près de Bellevue. Au cours du braquage, la Brigade a été obligée de prendre le portefeuille de la gérante parce qu'il se trouvait dans le même sac que les 1 300 dollars qu'ils avaient volés. Le lendemain, la Brigade a renvoyé le portefeuille à la gérante avec tout son argent personnel – environ 45 dollars – à l'intérieur.

Le 20 juin 1977, la Brigade a dévalisé une agence de la *Rainier National Bank* près de Bellevue, suivant leur principe de voler là où vivent les plus riches. Ils sont sortis de la banque avec 4 200 dollars. Dans un communiqué publié après le braquage, la Brigade s'est félicitée de son action et a rappelé que la *Rainier National Bank* était spécifiquement visée en raison de ses liens financiers avec le *Seattle Times*. Le journal avait publié des informations erronées sur la lutte des prisonnier·es qui se déroulait à la prison d'État de Walla Walla, l'endroit où Ed Mead, membre de la Brigade, était enfermé. Dans le même communiqué, la Brigade expliquait que tout l'argent serait utilisé pour mener d'autres actions. Fidèle à sa déclaration, la Brigade a agi en moins de deux semaines.

Malheureusement, le chaos a rattrapé la Brigade pendant cette action. Le 3 juillet, la nuit précédant l'orgie nationaliste du Jour de l'indépendance, la Brigade s'est rendue à Olympia où elle a placé une bombe artisanale près d'un transformateur électrique adjacent au bâtiment du Capitole. Ses membres ont lancé un avertissement, intimant aux autorités d'évacuer la zone dans la demi-heure. Quand une demi-heure était passée et qu'il n'y avait pas eu d'explosion, la police a cherché

la bombe, l'a trouvée et l'a finalement désamorcée. Dans un communiqué expliquant l'intention de l'attentat prévu, la Brigade a déclaré que leur tentative d'attentat à la bombe était pour les prisonnier·es de Walla Walla qui étaient encore soumis·es à de longues périodes d'isolement. En août de cet été-là, le directeur a été remplacé et les prisonnier·es sont sorti·es de l'isolement. L'automne approchait lorsque Rita Brown, habillée en homme, est entrée dans une agence de la *Old National Bank*, a tendu au caissier un billet indiquant qu'elle avait une arme, et en est sortie avec 1 100 dollars. Onze jours plus tard, le 19 septembre, toujours habillée en homme, elle a remis un billet à un·e caissier·e de la *People's National Bank*, sur la 76^{ème} avenue. La note énonçait simplement : CECI EST UN HOLD UP. J'AI UNE ARME. LA *GEORGE JACKSON BRIGADE*. Elle est sortie de la banque avec 8 200 dollars, plus d'argent que la Brigade n'en avait jamais volé. Avec près de 10 000 dollars, la Brigade préparait sa prochaine campagne.

Les machinistes de différents syndicats de l'automobile étaient en grève et tenaient des piquets chez les concessionnaires automobiles. Les membres de la Brigade ont rejoint les piquets de grève, ont eu des conversations et ont décidé que les syndicalistes de la base ne désapprouveraient pas un attentat contre les concessionnaires. Leur première bombe n'explosa pas, mais iels réussirent, le 12 octobre, à en faire sauter une chez le concessionnaire *S.L. Savidge*. La Brigade a pris soin d'indiquer clairement dans un communiqué qu'elle n'était en aucun cas reliée aux syndicats et qu'elle agissait de manière indépendante. Trois jours plus tard, le groupe a fait exploser deux véhicules chez un concessionnaire *Dodge*. Trois jours après encore, des individu·es anonymes ont crevé les pneus de plus de 80 voitures dans une concession Ford, causant plus de 5 000 dollars de dégâts. La Brigade n'était pas responsable de cette dernière action, il était donc clair qu'elle avait raison de supposer que les syndicalistes de la base soutenaient le sabotage clandestin. Pendant ce temps, en Allemagne, un autre groupe de guérilla urbaine, la *Rote Armee Fraktion* (RAF) provoque un scandale international. En avril 1977, trois membres de la RAF sont reconnu·es coupables de meurtre et emprisonné·es. En septembre, leurs camarades enlèvent

Hanns Martin Schleyer, président de l'Association des employeurs de la République fédérale. Schleyer avait été membre du parti nazi et de la SS pendant la Seconde guerre mondiale. Homme d'affaires respecté dans l'Allemagne de l'Ouest d'après guerre, Schleyer représentait l'hypocrisie, l'aveuglement et le fascisme ininterrompu de la démocratie allemande. La RAF a déclaré qu'elle ne le libérerait pas tant que ses camarades ne seraient pas libérés de prison.

Le gouvernement allemand n'ayant pas répondu à ces demandes, le 16 octobre, un commando de camarades palestiniens a détourné un avion de la *Lufthansa*, déclarant qu'ils ne libéreraient leurs otages qu'en échange des prisonniers de la RAF. L'avion s'est finalement posé en Somalie pour faire le plein, où il a été pris d'assaut par les forces spéciales allemandes. Trois des pirates de l'air ont été tués et toutes les otages ont été libérés. Le lendemain matin, les prisonniers de la RAF sont retrouvés morts dans leurs cellules. Les autorités prétendent qu'ils se sont suicidés, mais il est communément admis que les prisonniers ont été exécutés. Pour se venger, la RAF a conduit Hanns Martin Schleyer dans les bois, lui a tiré une balle dans la tête et a indiqué aux médias où ils pouvaient se rendre pour trouver le nazi mort.

Pour exprimer sa solidarité internationale avec la RAF, la Brigade a posé une bombe chez un concessionnaire *Phil Smart Mercedes Benz* à Bellevue le 1^{er} novembre. Ce concessionnaire avait été choisi parce que Schleyer avait été président de *Daimler Benz*, le fabricant des voitures *Mercedes Benz*. Deux jours après cette action, la Brigade a publié sa déclaration politique de 40 pages, *The Power of the People is the Force of Life*, un texte qui détaille tous leurs exploits avec leurs propres mots. Inspirée par les actions de la RAF, la Brigade avait pour projet de kidnapper le directeur du Département des services sociaux et de santé, la personne qui supervisait toutes les prisons de l'État de Washington. Leurs plans étaient en cours lorsque l'impensable s'est produit. Rita Brown fut capturée, le groupe s'est enfuit de Seattle et la peur a commencé à dominer les esprits.

Ceux qui se rebellent vraiment, qui se battent de tout leur cœur, sont toujours ceux qui risquent le plus. Ils risquent leurs vies, leurs

amours et leur liberté. C'est ainsi que le petit groupe de rebelles s'est retrouvé réduit à trois.

Janine Bertram, John Sherman et Therese Coupez écoutaient les canaux de la police lorsque les autorités ont arrêté leur camarade Rita Brown le 4 novembre 1977. Iels ont immédiatement fui leur refuge de North Seattle pour se rendre dans une nouvelle maison située sur une colline surplombant Tacoma. Dans un communiqué publié après la capture de leur camarade, la Brigade a écrit : « Nous apprenons mille fois plus de la défaite que de la victoire. C'est vrai, mais seulement dans la mesure où nous le mettons en pratique. Et nous le ferons parce que nous vous aimons, parce que nous aimons la liberté et parce que nous faisons partie de la masse populaire et qu'une poignée de capitalistes véreux et leurs laquais ne sont pas de taille à lutter contre nous. Alors prenez soin de vous et tenez bon. La victoire est certaine. »

Janine, l'amante de Rita, est dévastée par cette arrestation. Dans leur nouvelle planque, Janine écrivait à son amour perdu dans son journal intime. John et Therese, un couple hétérosexuel, lui offrent peu de soutien émotionnel. « Quand je dis que je te veux, on me dit que je pleurniche. Putain, je n'ai pas besoin de ce soutien », écrivait-elle. Le groupe s'efforçait de rester discipliné, mais il a commencé à s'entre-déchirer. Après un braquage de banque, John a mystérieusement perdu une grande partie des fonds volés. « Je me demande lequel d'entre eux s'est débarrassé de 150 dollars ». John avait un problème de jeu et mentait constamment sur ce qu'il faisait avec l'argent du groupe.

Après le vol, le groupe n'a fait que lire, aller au cinéma et se droguer pour masquer la douleur de leurs pertes. « Il est difficile de garder une vision claire de la nécessité de ce travail lorsque je suis complètement isolée. Snif... Je n'ai pas d'amies au monde », écrivait Janine. L'argent a fini par se tarir, une partie étant consacrée au loyer et à la nourriture, l'autre étant dilapidée dans les jeux d'argent et la drogue. Le groupe a décidé de braquer une autre banque le 8 décembre 1977. « J'ai une peur dingue. Je ne pense pas que je vais vriller », a écrit Janine avant le braquage. Heureusement, le groupe a pu s'en sortir avec 3 966 dollars auprès d'une banque de Tacoma. Quelques jours plus tard, des camarades

de confiance sont venues de Seattle avec des cadeaux, du réconfort et des encouragements de la part du mouvement non-clandestin.

John a continué à jouer de l'argent, revenant un soir à la planque avec 800 dollars en moins. Janine et Therese l'ont confronté, mais Janine est restée passive et n'a pu qu'écouter Therese et John s'engueuler. Lorsque Janine a commencé à critiquer John auprès de Therese, celle-ci a défendu son amant avec colère. L'isolement de Janine n'en était que plus grand, mais heureusement, un groupe de femmes de Seattle est venu lui rendre visite. « Beaucoup de femmes t'envoient de l'énergie positive », a-t-elle écrit à Rita dans son journal. En effet, la communauté des femmes de Seattle soutenait Rita. En outre, les visiteuses ont aidé Janine à essayer d'apprendre des techniques de méditation qui lui permettraient d'entrer psychiquement en contact avec Rita. Dans son journal, Janine a décrit ses connexions psychiques comme étant de plus en plus puissantes.

Le 23 décembre, le groupe a posé une bombe dans un transformateur électrique à Tukwila. Iels ont lancé un avertissement et vingt minutes plus tard, la bombe a explosé, sans blesser personne. Dans leur communiqué, les membres du groupe ont déclaré que leur action visait à « protester contre les conditions criminelles et inhumaines qui règnent à la prison du comté de King ». Leur camarade incarcéré Mark Cook, avait été maintenu en isolement à la prison du comté pendant vingt-et-un mois et le communiqué encourageait chacun·e à faire ce qu'il pouvait pour mettre fin à ce type de traitement.

Le lendemain, une femme a appelé *KOMO TV* et a dit à l'opérateur qu'une bombe allait exploser dans une entreprise de transport routier quinze minutes plus tard. La bombe a explosé, détruisant une voiture. Dans un communiqué publié après l'attentat, la Brigade a déclaré que l'action était menée en solidarité avec les travailleur·euses du secteur automobile qui étaient toujours en grève. Le représentant local du syndicat des machinistes a désavoué les attentats, mais la Brigade a maintenu sa foi dans les travailleur·euses de la base.

John a continué à gaspiller de l'argent et les deux femmes lui ont interdit de sortir. Il ne les écouta pas et Janine se mit à rêver qu'elle et Rita lui mettaient une raclée. Son groupe se désagrégeant, Janine commençait

à douter de la lutte armée, d'elle-même et de ses rêves. Après qu'un braqueur de banque ait commencé à tirer sur la police lors d'une tentative de fuite, qu'il ait reçu une balle dans la jambe et qu'il ait continué à tirer jusqu'à ce qu'il soit capturé, Janine a écrit « ça, c'est du courage ou de la folie ». Le 10 janvier, la Brigade a braqué une autre banque, s'emparant de 2 518 dollars. Le 11 janvier, Rita Brown a plaidé coupable des faits qui lui étaient reprochés. Cela a rendu Janine triste et confuse. « C'est bien que tu aies dit que tu étais satisfaite de l'avoir fait, mais les gens associent la culpabilité au mal ». Le groupe a continué à se désintéresser, incapable de jouer à un jeu de société sans se disputer. Le 20 janvier, un groupe de camarades non-clandestin est venu apporter la déclaration complète de Rita au tribunal. Janine s'est sentie revigorée et rajeunie de voir que son amoureuse était toujours défiante et forte.

Un mois plus tard, Rita Brown a été condamnée à vingt-cinq ans de prison.

Après avoir dévalisé une banque à *University Place* pour un montant de 1 899 dollars, la Brigade a reçu un communiqué d'un groupe appelé *Coven*. Il s'agissait d'un groupe non-clandestin qui, dans son texte, applaudissait certaines actions de la Brigade et en critiquait d'autres. Ils encourageaient un plus grand dialogue entre les activistes en clandestinité et les autres, citant un manque d'échanges sur les actions du groupe. Les deux aspects de la lutte étaient nécessaires, mais il fallait plus de communication. La Brigade n'a pas répondu immédiatement à ce communiqué, mais a finalement invité quelques camarades à la maison pour commencer à formuler une nouvelle stratégie. Peu après, le groupe a été anéanti. Encerclés dans leur voiture garée à côté d'un *fast-food*, les trois derniers membres de la Brigade ont été capturés par le FBI alors qu'ils s'apprétaient à braquer une banque le 21 mars 1978. La force du groupe dépendait de l'amour et de la confiance que ses membres partageaient les uns envers les autres. L'amour a fait sortir des camarades de prison et a propulsé le groupe sur la voie rapide après un braquage de banque. La confiance rendait le collectif heureux, motivé et courageux. Dès que le groupe a commencé à se retourner contre lui-même, ses jours ont été comptés.

UNE COURTE AUTOBIOGRAPHIE

par Bo Brown



J'ai eu 30 ans le 14 octobre et j'ai découvert mes premiers cheveux gris ces dernières semaines. J'ai grandi à Klamath Falls, une ville de blancs-pauvres dominée par l'entreprise *Weyerhaeuser* dans l'Oregon rural ; mes parents ont fui la pauvreté du Sud quelques années avant ma naissance. J'ai un·e jumel·le qui habite toujours dans cette ville, a fondé une famille, et travaille pour cette même usine. Ma mère était une femme passive, acariâtre et battue, et mon père un alcoolique inculte et peu sûr de lui. Ils ont toutes les deux fait d'énormes changements dans leur vie ces dernières années. J'ai commencé à travailler à l'extérieur de la maison vers l'âge de 14 ans ; j'ai eu mon premier contact avec la police à l'âge de 16 ans, à propos d'une voiture volée. Heureusement, le propriétaire a abandonné les poursuites – sa fille (mon amoureuse) était aussi dans la voiture. Pour autant que je sache à l'époque, nous étions les seules queers au monde et je n'avais jamais entendu parler de clitoris. Mes parents ont contracté un petit prêt et m'ont envoyée dans une petite école de commerce locale. Ils ont fait cela parce que j'étais bonne à l'école et que c'était tout ce qu'ils pouvaient faire. J'ai été transférée à la filière de Salem où j'ai obtenu mon diplôme options comptabilité et IBM. Je me suis quasiment fait virer des dortoirs pour une histoire d'amour torride avec une femme¹ merveilleuse ; nous n'avons jamais couché ensemble

1. Le terme utilisé en anglais est *womyn* et comporte une dimension féministe dans le sens où il évite d'écrire *(wo)man/men*, homme/s en anglais, quand *woman/women* signifie femme/s. Il n'a pas d'équivalent en français. Bo Brown utilise toujours *womyn/wimmin* (pluriel) à la place de *woman/women*.

et elle devait rester là-bas, alors je les ai traités de menteurs et je me suis barrée.

J'ai déménagé à Seattle en 1968, où vivait un voisin, ami et camarade d'école. Il m'a aidée à découvrir la ville et à trouver à manger – sans engagement et évidemment sans sexe. J'ai trouvé un emploi dans une banque, passant du service d'épargne à un ordinateur, ça a duré neuf mois, puis j'ai été embauchée par La poste. J'ai découvert les bars queers et j'ai beaucoup évolué avec mon amante bisexuelle – la même qu'au lycée, jusqu'à ce qu'elle finisse par me quitter, puis je suis devenue une *butch¹ dyke²* de bar de la classe ouvrière. J'ai beaucoup bu, me suis encore endurcie et je suis allée travailler tous les jours pendant plus d'un an.

Finalement, j'ai eu une autre amante ; on vivait proche de hippies drogué·es et on faisait régulièrement des trips, j'ai fait mon coming out au travail. Il y avait d'autres queers, nous étions assez fort·es et nous prenions soin les un·es des autres, même si nous ne nous sommes jamais organisé·es en tant que tel·les. Tout au long de cette période, j'ai eu plusieurs autres ennuis avec la police, principalement pour des infractions au code de la route et une fois pour un vol à l'étalage. J'entendais toujours des histoires dans les bars et je voyais des bleus sur les personnes qui avaient eu des altercations avec la police – la plupart du temps parce qu'ils étaient queers. La police continuait d'intervenir et de démolir les bars queers assez régulièrement. En 1971, j'ai été arrêtée pour avoir volé mon patron, qui était encore La poste. J'ai écopé d'une peine d'un an et un jour, j'ai fait 7 mois au pénitencier fédéral de Terminal Island, en Californie. J'ai appris beaucoup de choses sur le racisme, la haine des queers, la malveillance de la police, les junkies et d'autres réalités de la vie. J'ai appris beaucoup de choses de mes sœurs, notamment que la haine de soi, le dégoût et le sentiment d'impuissance que j'ai éprouvés pendant

1. *Butch* désigne une lesbienne utilisant des codes masculins, en particulier dans son attitude et son habillement. Le terme a été utilisé comme une insulte, mais aussi comme une identité revendiquée par des lesbiennes à l'apparence masculine.

2. *Dyke* est un mot d'argot pour désigner une lesbienne. Utilisé à la base comme une insulte pour désigner une fille masculine, butch ou androgyne, le terme est réapproprié par beaucoup de lesbiennes pour exprimer une force et une confiance en soi. En français le terme équivalent serait gouine.

ma jeunesse auraient pu facilement me conduire – si j'avais été élevée dans une ville où la drogue était facilement accessible – à me droguer et à m'enfoncer dans l'alcool. J'étais enfermée quand George Jackson a été assassiné – d'une balle dans le dos – et que le massacre d'Attica³ s'est produit.

De retour à Seattle, je n'ai retrouvé ni amante, ni maison, seulement quelques ami·es et pas de travail. Je suis donc passée par quelques programmes gouvernementaux et j'ai rencontré quelques amantes, et j'ai finalement appris d'une autre gouine que les femmes ne sont pas des gonzesses. Le premier événement féministe auquel j'ai assisté s'est déroulé à l'Université de Wisconsin, lors d'une conférence de l'IWS⁴. Il y avait un atelier sur les prisons, animé par des travailleur·euses social·es qui n'avaient pas d'expérience de la prison. Je leur ai dit qu'iels ne savaient pas de quoi iels parlaient et en tant qu'ex-taularde de service, je suis devenue conférencière pour la journée.

Peu de temps après, je me suis retrouvée au SCCC⁵ où l'on payait des gens pour travailler sur des projets dans les prisons. Après un déplacement pourri là-bas avec un homme égocentrique, un projet féministe contre les prisons a vu le jour avec une sœur et amante. Je faisais partie de la communauté politique lesbienne. J'ai travaillé sur de nombreux projets différents avec des enfants, des femmes, des hommes et des gens du tiers-monde⁶, mais le travail sur la prison a toujours été le plus important dans ma vie. En quelques années, j'ai entendu beaucoup de gens dans beaucoup d'endroits parler de la révolution, mais personne

3. Après 4 jours de mutinerie dans la prison d' Attica, plus de 500 militaires l'ont prise d'assaut, tuant 25 personnes et en torturant de nombreuses autres.

4. *Institute for Women's Studies* (Institut d'études féministes)

5. *Stafford Creek Corrections Center* : prison d'État pour homme situé à Aberdeen, Washington.

6. Cette expression de tiers-monde est un peu datée mais il semble que dans le positionnement anti-impérialiste de la GJB, elle inclue dans sa définition les descendant·es d'esclaves et/ou issu·es de pays colonisés.

n'a jamais rien fait, c'était juste des paroles en l'air. La BLA¹ et Assata² travaillaient d'arrache-pied, mais personne à Seattle ne faisait rien. Puis la SLA³ s'est mise à déranger la classe dirigeante et a trouvé une mort terrible ; personne n'a rien fait non plus. C'est alors que la *George Jackson Brigade* a commencé à prendre forme juste sous nos yeux – il m'a semblé évident que l'on ne pouvait pas convaincre Rockefeller et compagnie de renoncer à ce qu'ils avaient volé au peuple. Je savais qu'il était temps pour moi de passer des paroles aux actes.

1. BLA (*Black Liberation Army* – Armée de libération noire) était un groupe marxiste revendiquant le nationalisme noir et qui s'engagea aux États-Unis dans la lutte armée de 1970 à 1981.

2. Assata Shakur : militante politique afro-étasunienne qui fut membre du *Black Panther Party* et de la *Black Liberation Army*. Condamnée à perpétuité pour le meurtre d'un policier lors d'une fusillade, elle a été libérée par des complices en 1979 et a obtenu l'asile politique à Cuba quelques années plus tard. Le 02 mai 2013, à l'occasion des 40 ans de son arrestation, Barack Obama a remis son nom dans le top 10 des personnalités terroristes les plus recherchées des USA.

3. SLA (*Symbionese Liberation Army* – Armée de libération symbionaise) était un mouvement anti-impérialiste étasunien des années 1970 qui a eu recours à la lutte armée et dont 6 membres ont été abattu·es par la police de Los Angeles. Les rescapé·es ont purgé de longues peines de prison.

DÉCLARATION AU TRIBUNAL

par Bo Brown



Je comparais à cette parodie de cour de justice pour être condamnée comme son ennemie – et je suis effectivement son ennemie ! Je suis membre de la *George Jackson Brigade* et je connais la réponse à la question de Bertolt Brecht : « Quel est le plus grand crime, braquer une banque ou la fonder ? ».

C'est à mes sœurs et frères de la classe ouvrière que je dois rendre des comptes, PAS à ce tribunal qui harcèle et fouille mes semblables avant même qu'ils ne puissent entrer dans ce qui est sensé être leur salle d'audience. Ni à ce tribunal, ni à aucun tribunal dont le but caché est de punir les pauvres et les non-blanc·hes au nom du gouvernement des États-Unis. Un gouvernement qui perpétue les crimes de guerre et pratique la répression n'a aucun droit de punir ceux qui résistent à la poursuite de la mort et de la misère mondiale. Ce gouvernement n'a pas demandé à ses citoyen·nes ce que nous pensions de l'intervention de la CIA au Chili ou des investissements actuels des grandes entreprises étasuniennes en Afrique du Sud. Je suis d'ici et je lutte pour ma terre ! Je suis née et j'ai grandi juste ici. Toute ma vie s'est déroulée dans l'Oregon et dans l'État de Washington. Mes parents sont des travailleur·euses. Mon père a été meunier pendant 32 ans, ma mère une travailleuse non-qualifiée en maison de retraite. On a toujours dû compter chaque centime et se priver d'une chose ou d'une autre pour tenir jusqu'à la fin du mois. J'ai été pompiste, employée de bureau, mécanicienne, imprimeuse et toute sorte de choses encore. Cela fait de moi une travailleuse ordinaire comme la majeure partie de la population mondiale. Nous n'avons rien d'autre

que notre travail pour survivre – notre sueur. Nous sommes esclaves ! Obligé·es de donner notre travail et notre vie pour maintenir le système économique conçu pour ne profiter qu'aux riches, presque toujours des hommes blancs propriétaires d'entreprises. Cette classe dirigeante n'a aucun respect pour la vie humaine. Ses seules préoccupations sont la propriété privée et le pouvoir personnel. Ils nous manipulent comme des marionnettes pour satisfaire leur cupidité.

Ici même, dans l'Oregon, il y a des montagnes de preuves sur la façon dont les grandes entreprises – protégées par l'État local et le gouvernement fédéral – nous étripent au quotidien. Combien de profits l'entreprise *Weyerhaeuser*¹ a-t-elle fait l'an dernier ? Combien d'impôts cette société a-t-elle payés sur ces profits si jamais elle en a payés ?

Comment se fait-il que ceux qui abandonnent leur vie à la servitude de George Weyerhaeuser n'obtiennent rien de ces profits ? Comment l'entreprise *Weyerhaeuser* peut-elle continuer à payer de petites amendes pour pollution et pourquoi n'est-elle pas forcée d'installer des systèmes anti-pollution ? Les réponses à ce genre de questions nous apprendraient qui est Weyerhaeuser et ce qui le préoccupe réellement. Les jolies publicités qu'on voit à la télé ne sont que de la poudre aux yeux pour nous empêcher de voir la vérité.

Peu de personnes dans cet État savent que l'usine *Wah Chang*, au nord d'Albany² – juste au bout de l'autoroute – détruit l'eau et l'air purs et même la terre, auxquelles les habitant·es de l'Oregon sont pourtant si attaché·es. Pendant des années, on a cru que c'était une usine de pâte à papier malodorante, mais c'était un mensonge ! En réalité c'est une manufacture de zirconium, un métal nécessaire dans les plans du gouvernement pour produire de l'énergie nucléaire et de l'armement, qui ne considère ni le risque de mort, ni celui de destruction au moindre accident. Chaque jour, l'usine *Wah Chang* balance du poison radioactif dans nos vies ! Les amendes sont symboliques, elle ne sont pas prévues pour la forcer à nettoyer ni pour passer un message clair. Les travailleur·euses sont sérieusement menacé·es par des maladies graves,

1. Entreprise de bûcheronnage industriel basée au Canada et aux États-Unis.

2. Ville au sud de Portland, sur la côte ouest des États-Unis, État de l'Oregon.

des blessures, voire la mort.

L'université d'Oregon a investi 3 millions de dollars dans des actions de 28 entreprises sud-africaines. Le Conseil de l'éducation de l'Oregon a renvoyé la balle au procureur général, qui l'a renvoyée au trésorier de l'État. L'État d'Oregon finance le gouvernement le plus raciste et génocidaire au monde. Il y a des tonnes de preuves partout. Les prisons sont aussi de grosses sources de profits. À l'échelle nationale, elles rapportent 2 milliards de dollars chaque année. Les prisons encouragent le « terrorisme » en faisant du déni des droits démocratiques et humains une chose respectable et courante. Regardez qui est en prison et pourquoi – 75 % des adultes dans les prisons américaines³ sont issus du tiers-monde. C'est une preuve simple et limpide du racisme systémique. En ce moment même en Oregon, il y a trois procédures pour « punition inhabituelle et cruelle »⁴ – une dans l'institution correctionnelle d'Oregon, une dans le pénitencier d'État de l'Oregon et la troisième dans la prison pour mineur·es de McClaren. Chaque personne dans cet État devrait enquêter sur ces affaires dans son propre intérêt. Nous savons tous·tes que ce sont les travailleur·euses sans pouvoir et les pauvres qui vont en prison. Les vrai·es criminel·les – les riches – sont gracié·es par d'autres riches criminel·les ou vont dans des établissements quatre étoiles pour de courtes peines (ou bien « papa » paye 1,2 million de dollars de caution après la condamnation).

Je suis une femme qui est très préoccupée par le fait que les plus grands domaines de négligence dans le soi-disant système judiciaire sont le viol, la violence conjugale et la maltraitance des enfants. La femme d'aujourd'hui souffre chaque jour de l'oppression sexiste. Partout où elle regarde, elle voit des stéréotypes sexistes qui crient : « tu es un objet sexuel – tu ne peux pas contrôler ton propre corps – les hommes ont parfois besoin de te battre – le viol n'existe pas, tu l'as forcément cherché. » Et si elle ne peut pas faire face à cette folie, le corps médical dominé par les hommes la déclare folle. 90 % des patient·es des hôpitaux

3. Cette orthographe tend à souligner les collusions entre les suprémacistes blancs du Ku Klux Klan et le gouvernement des USA.

4. L'équivalent en droit européen serait « traitements inhumains et dégradants ».

psychiatriques sont des femmes.

Je suis une lesbienne – une femme qui aime totalement les femmes. Une femme qui s'aime elle-même et qui aime ses sœurs. Une femme qui est fière de dire qu'aimer les femmes est un aspect très beau et très positif de ma vie. Lorsque, femme ou homme, on décide d'être ouvertement queer – de "sortir du placard" – on risque la désapprobation sociale, le harcèlement policier et la possibilité très réelle de se faire tabasser dans la rue. On nous refuse un emploi, on nous expulse des lieux publics, on nous refuse un logement, on peut nous voler nos enfants et la plupart des pysy continuent de penser que nous souffrons d'une maladie sexuelle incurable. Cette discrimination flagrante est un déni systématique de nos droits démocratiques et de nos droits humains. Cela ne devrait jamais être un crime d'aimer et de se soucier d'une autre personne. La liberté d'être ce que nous sommes, c'est ce pour quoi nous nous battons toutes ! Les femmes qui aiment les femmes et les hommes qui aiment les hommes, ça n'a rien de nouveau. Depuis le début de l'humanité, nous avons aimé, libres et fières. Notre culture, bien que peu documentée en raison des efforts considérables déployés pour supprimer notre histoire¹, existe bel et bien. À l'époque de Sappho et de l'île de Lesbos, notre sexualité se vivait au grand jour et était acceptée. Puis les dirigeants autoproclamés – les profiteurs – ont convoité le monde, en plaçant l'oppression au volant de leurs rouleaux compresseurs, pour écraser toutes celles et ceux qui ne se conformeraient pas à leurs idées ou qui ne leur reconnaîtraient pas le droit de détruire nos différents modes de vie. Nous avons été de puissantes guerrières dans de nombreuses guerres – Amazones et Romaines. Même Hitler, qui nous a tuées dans l'une de ses premières expériences d'extermination, n'a pu nous détruire. Joe McCarthy² aussi nous a chassées. Aujourd'hui, la peur de l'homosexualité promue par

1. Bo Brown utilise à la fois *herstory* et *history*. C'est un jeu de mot en anglais puisque *history* (histoire) en deux mots donnerait son histoire (à lui), auquel les féministes opposent *herstory* / son histoire (à elle) dans le but de montrer et dénoncer le récit masculin qui est fait de l'Histoire.

2. Politicien étasunien rendu tristement célèbre par la « chasse aux sorcières ». Le maccarthysme cherchait à "démasquer" et dénoncer les communistes et les queers en poste dans l'administration publique.

les "apôtres de la déraison" encourage les campagnes fascistes comme celle d'Anita Bryant³, basées sur l'hystérie et l'ignorance. Ce type de peur institutionnalisée est utilisé de manière répétée pour nous empêcher de construire une résistance solide. Elle fonctionnera de moins en moins au fur et à mesure que nous apprendrons à comprendre les tactiques de la guerre psychologique utilisées par les riches pour nous maintenir à notre place. Mais nous devons rester attentif·ves à la menace très réelle du fascisme et la détruire avant de nous retrouver encerclé·es.

J'aime les enfants. Pour moi, les enfants sont les êtres humains les plus beaux, les plus honnêtes, les plus sincères et les plus créatifs. C'est pour leur avenir aussi bien que pour le mien que je me bats. Mon cœur est plein d'amour, pour tou·tes. Mon cœur est plein de rage contre le système capitalo-impérialiste qui nous piège et nous détruit depuis notre naissance. Je suis la colère du peuple, comme le tonnerre qui précède la pluie qui elle-même guérira la terre.

Il est nécessaire de définir les termes "lutte armée" et "terrorisme" car ils sont souvent et incorrectement utilisés de manière interchangeable. Cette erreur est continuellement commise par les médias traditionnels qui ne font souvent qu'obéir aux ordres du FBI et autres gestapos du gouvernement. La presse oublie que son véritable travail est de rapporter des réalités factuelles aux gens. Ce n'est ni de faire du sensationnalisme pour vendre une chaîne ou un journal particulier, ni de participer aux silences médiatiques qui empêchent les gens de connaître les faits. Le "terrorisme" est une action armée qui ignore délibérément et sans ménagement le bien-être de la population. Il s'agit de la violence malade institutionnalisée de la classe dirigeante et de ses forces de police : les bombardements insensés du Viêt-Nam, le massacre d'Attica, le massacre de l'université de Kent⁴, le massacre de l'université

3. Chanteuse qui lance une lutte réactionnaire contre une loi en Floride interdisant la discrimination pour cause de préférences sexuelles.

4. Massacre de l'université de Kent : le 4 mai 1970, dans l'université d'État de Kent dans l'Ohio, la garde nationale a ouvert le feu sur une manifestation étudiante contre la guerre au Cambodge faisant 4 mort·es et 9 blessé·es.

de Jackson¹, les meurtres isolés de Clifford Glover², Karen Silkwood³ et George Jackson, les meurtres et stérilisations incessantes des membres des peuples autochtones américains et des Portoricain·es, les méthodes inhumaines d'enfermement subies par Assata Shakur⁴ etc. La "lutte armée" est l'utilisation d'une violence contrôlée telle que les occupations armées, les enlèvements, les évasions de prisonnier·es, les vols à main armée, les attaques à la bombe, etc. Un facteur primordial est que le souci du bien-être des personnes innocentes est toujours un élément essentiel de la planification et de l'exécution de ces actions. Les combattant·es de la liberté du monde entier ont toujours fait la distinction entre la "lutte armée" révolutionnaire contre les classes dirigeantes et le "terrorisme" de la violence aléatoire utilisée par l'État contre le peuple.

Je suis une lesbienne féministe anarcho-communiste anti-autoritaire ! Je suis une guérillera urbaine prête à donner ma vie de blanche si nécessaire ! Comme l'a dit notre camarade George Jackson – et c'est tout aussi vrai aujourd'hui que quand il l'a dit il y a presque 10 ans : « Nous devons nous rassembler, comprendre la réalité de notre situation, comprendre que le fascisme est déjà là, que des gens meurent déjà alors qu'ils pourraient être sauvé·es, que des générations mourront ou vivront des demi-vies charcutées si nous n'agissons pas. »

Amour et rage — Feu et fumée,
Rita
20/02/1978

1. Massacre de l'université de Jackson : le 14 mai 1970, dans l'université d'État de Jackson dans le Mississippi, la police ouvre le feu sur un rassemblement d'étudiant·es noir·es faisant 2 morts et 12 blessé·es.

2. Clifford Glover : enfant de 10 ans abattu par des policiers en civil le 28 avril 1973.

3. Karen Silkwood : militante syndicaliste tuée dans un accident suspect le 13 novembre 1974 alors qu'elle s'apprêtait à remettre à un journaliste des preuves contre l'usine de plutonium dans laquelle elle travaillait.

4. NB : à cette date, Assata Shakur n'est pas encore évadée.

UNE COURTE AUTOBIOGRAPHIE

par Ed Mead



J'ai été élevé avec cinq autres enfants par une mère célibataire, qui avait une maison à côté de Fairbanks en Alaska. Quand j'avais 12 ans, au milieu des années 50, mes sœurs et moi avons débroussaillé un accès sur un terrain abandonné qui était sur le point d'être revendu. Nous avons ensuite construit une cabane en rondins, foré un puits et enduré une grande pauvreté. Pendant les dix ans qui ont suivis, j'ai été très libre, sans les contraintes sociales ou morales imposées à la plupart des jeunes garçons par leur parents, leur pairs, l'église, l'école et tous les autres médiums d'information et de conditionnement. J'ai été incarcéré pour la première fois à l'âge de 13 ans, à l'école industrielle d'État pour garçons d'Ogden, dans l'Utah – l'Alaska n'avait pas d'établissement pour mineurs à l'époque, j'ai donc été interdit de territoire très jeune – pour avoir mis le feu à une infrastructure sur le terrain de l'école. Lorsque j'ai eu 18 ans, j'ai purgé une peine de trois ans à la prison fédérale de Lompoc, en Californie, pour le cambriolage d'une station-service – l'Alaska n'avait pas non plus de prison d'État à l'époque.

J'ai ensuite bénéficié d'une libération conditionnelle, mais je n'en ai pas respecté les obligations et j'ai été renvoyé à la prison fédérale. À ce moment-là, ma vie est devenue un cliché de la récidive. J'étais parfois en taule, parfois dehors, la plupart du temps dedans, j'ai vécu une vie en pointillé derrière les barreaux. Puis, à la fin des années 60, alors que je purgeais une peine de dix ans pour tentative d'évasion à la prison fédérale de McNeil Island, dans l'État de Washington, j'ai eu accès à quelques écrits subversifs. Jusque-là, je soutenais la guerre au Viêt-Nam.

Non pas que je croyais au bien fondé de la cause étasunienne, mais parce que j'avais entendu des hommes plus âgés dire des trucs comme : « Nous devrions bombarder cet endroit jusqu'à le faire revenir à l'âge de pierre, puis le paver et en faire un parking ». En l'absence d'une opinion personnelle, j'aurais bêtement répété quelque chose de ce genre, mais la littérature anarchiste et marxiste que je lisais m'a permis me positionner intelligemment.

Les partisan·es de la guerre prônaient également l'allongement des peines, la suppression de la liberté conditionnelle et la peine de mort. Ceux qui s'opposaient à la guerre demandaient l'arrêt de la construction de prisons, la liberté pour les prisonnier·es, et la gauche s'opposait à la peine de mort. Lorsque les prisonnier·es de McNeil Island ont entamé une grève du travail, le chanteur Pete Seeger et l'actrice Jane Fonda étaient sur les quais en face de l'île de la prison avec six cents personnes qui manifestaient pour soutenir les prisonnier·es en grève. Les *Weathermen*¹ ont fait sortir Timothy Leary de prison et ont ciblé le gouvernement dans les attaques. Il était facile de choisir mon camp et, après l'avoir fait, je n'ai jamais regardé en arrière.

Libéré par une décision de justice fédérale en 1972, j'ai quitté l'Alaska et me suis installé à Seattle pour "rejoindre la révolution". J'ai été actif au sein de la gauche progressiste de Seattle pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je sois arrêté en 1975 lors d'un braquage foiré de la *George Jackson Brigade*. Cette Brigade menait des actions armées de propagande telles que des attaques à la bombe et se finançait par des braquages de banques. Reconnu coupable et condamné à deux peines à perpétuité consécutives par l'État de Washington pour deux accusations de violences volontaires au premier degré² contre des officiers de police – lors d'une fusillade dans une banque, j'ai été envoyé au pénitencier de l'État de Washington à Walla Walla. C'est là que j'ai organisé *Men Against Sexism*.

1. Membres du *Weather Underground*.

2. En droit étasunien, il s'agit de violences intentionnelles ayant entraîné une blessure ou commises avec une arme.

Après avoir fait dix-huit ans de prison, j'ai été libéré en 1993. Pendant près de dix ans, j'ai travaillé comme administrateur de réseau pour une organisation à but non lucratif à San Francisco.

EMPRISONNÉ ET ISOLÉ

par Ed Mead



C'est par une journée sombre et menaçante que le bus de la prison s'est arrêté pour nous transférer, moi et vingt autres prisonnier·es, au pénitencier de Walla Walla, dans l'État de Washington. En fait, je me souviens du temps qu'il faisait ce jour-là, même si c'était il y a vingt ans et que la météo était l'une des dernières choses à laquelle je pensais. C'était une belle journée d'été, au début du mois d'août 1976, lorsque nous avons quitté le dépôt de Shelton. Le pénitencier était situé à l'autre bout de l'État, aussi loin que possible de Seattle. Des nuages bas et orageux planaient sur toute la région alors que notre bus se rapprochait de plus en plus de la prison ; soufflant en rafales, le vent sentait la terre. J'ai éprouvé le sentiment que l'on ressent juste avant un orage, en sentant l'électricité statique qui n'a pas encore été déchargée et qui remplit l'air chaud de l'après-midi, comme si elle cherchait un canal par lequel évacuer son énergie refoulée. Cette atmosphère ajoutait un sentiment de crainte à une journée déjà moite. Un orage se profilait à l'horizon.

Le temps relativement court que j'ai dû passer dans le quartier arrivants du centre pénitentiaire de Shelton s'est déroulé sans incident. C'est à Shelton que les nouvel·les prisonnier·es du système pénitentiaire de l'État sont initialement détenu·es et évalué·es. Les prisonnier·es courte peine sont trié·es et l'administration les dispatche dans des établissements courte ou moyenne durée, tandis que ceux qui purgent de longues peines sont envoyé·es à "The Walls", comme on appelle le pénitencier de Walla Walla. The Walls était considéré comme la prison la plus rude, la plus stricte et la plus sécurisée de l'État ; l'ultime vengeance du gouvernement,

la fin de la file d'attente et le dernier arrêt pour de nombreux hommes. Je savais que ça pouvait être le cas pour moi, non seulement en raison de mes lourds antécédents judiciaires, mais aussi parce que j'avais été condamné à deux peines de prison à perpétuité consécutives.

Je venais de terminer huit mois de détention difficiles dans la prison du comté de King à Seattle. Pendant cette période, j'ai subi à la fois le procès fédéral, le procès de l'État de Washington, et les procédures de condamnation assorties. La barbarie de cette expérience carcérale s'est avérée n'être qu'un échauffement pour ce qui allait suivre.

Pendant mon séjour en prison, j'ai été enfermé dans ce qu'on appelait alors "l'Annexe" ou encore "le trou", une section du bâtiment utilisée comme unité d'isolement. Je n'ai pas commencé par le trou, mais un codétenu, Mark LaRue, certainement bien intentionné mais néanmoins un peu maladroit, a décidé de m'envoyer une note décrivant un plan d'émeute et d'évasion. Je me trouvais dans le réfectoire de la prison en train de manger et de m'occuper de mes affaires. Mark est passé devant la table à laquelle j'étais installé et a laissé tomber la note incriminante sur le sol : elle décrivait un grand projet d'émeute, de prise d'otages, d'évasion, etc. Le problème, c'est que les matons se sont aperçus de l'existence de la note avant moi et qu'ils l'ont saisie avant que je ne puisse l'atteindre. C'est ainsi que s'est terminé mon séjour dans la détention générale de la prison. Ça a sonné le glas de tous les plans d'évasion que j'avais pu imaginer.

Dans l'Annexe, où je devais passer le reste de mon séjour à la prison du comté de King, les murs et les plafonds des cellules étaient en métal, et si un·e prisonnier·e les frappait juste ce qu'il fallait, le son se répercutait avec une résonance qui faisait trembler une grande partie du bâtiment. Nous n'avons pas mis ces connaissances en pratique jusqu'à ce que notre traitement à l'Annexe devienne si mauvais que nous avons été contraint·es de lancer une série de protestations. Nous avons commencé par taper sérieusement sur les murs. Le bruit est rapidement devenu tel, que les juges des salles d'audience situées sous la prison s'en sont plaint aux gardiens, exigeant qu'ils fassent quelque chose. Et c'est ce qu'ils ont fait : ils nous sont tombés dessus avec des gazeuses à main, remplies d'un agent chimique qui brûle les yeux et les poumons et qui est censé n'être

utilisé qu'en extérieur pour maîtriser les émeutes de rue et autres.

Ils nous ont aspergé·es de litres de gaz lacrymogène, dans une zone où l'air ne circulait pas, à l'exception du peu qui entrait par la porte en acier massif de l'Annexe généralement ouverte. Après le gazage, la porte a été fermée et nous avons été laissé·es à macérer dans l'air vicié et gazeux pendant près de vingt-quatre heures. Ils injectaient le produit par les bouches d'aération situées au fond de nos cellules. Lorsqu'ils faisaient gicler l'agent irritant par le conduit supérieur d'aération, je sautais sur ma couchette et essayais de couvrir l'ouverture avec une serviette pour l'empêcher de pénétrer dans la cellule, puis ils envoyaient le produit par le conduit inférieur. Lorsque je me baissais pour le couvrir, ils faisaient à nouveau entrer le gaz lacrymogène par la bouche d'aération supérieure. Et pendant qu'un maton faisait cela dans ma cellule, d'autres silhouettes, se trouvaient dans la coursive derrière les cellules et faisaient la même chose à tous les autres hommes de l'étage. Lorsqu'ils nous ont enfin laissé·es, le sol et les murs de nos cellules dégouлинаient de gaz lacrymogène, et nos matelas et notre literie en étaient imprégnées. On nous a laissé·es mariner dans la chaleur suffocante de l'Annexe jusqu'à midi environ le lendemain.

J'avais été témoin du passage à tabac et de nombreux autres crimes moins dramatiques commis à l'encontre des prisonnier·es à la prison du comté de King, exactions qui se sont apparemment encore aggravées par la suite. Il semble que systématiquement, lorsque le tabassage des prisonnier·es ne suscitait pas le comportement voulu, les matons en venaient au meurtre. Après avoir quitté cette prison, j'ai lu que les surveillants avaient utilisé la tristement célèbre technique de l'étranglement pour tuer certain·es prisonnier·es noir·es. Les matons, tout comme leurs homologues policiers dans les rues, ont régulièrement fait usage d'une « force justifiée¹ » pour assassiner des prisonnier·es non armé·es. Cette forme de meurtre légalisé a un effet plus immédiat que le simple assassinat d'un·e prisonnier·e récalcitrant·e, dans le sens qu'elle permet de faire savoir aux autres prisonnier·es le coût élevé d'un manque de soumission.

J'étais en prison avec deux peines de perpétuité prononcées par

1. En droit en français, on utiliserait « usage légitime et proportionné de la force ».

l'État. La peine aurait probablement été moitié moindre si je n'avais pas eu une grande gueule. Mon avocat, David Allen, s'était entretenu avec le juge avant ma condamnation et ce dernier lui a dit qu'il allait me condamner à une seule peine de prison à vie. Le lendemain, lors du rendu de la sentence, armé de cette information et furieux de la sévérité de la peine, lorsque le tribunal m'a demandé si j'avais quelque chose à dire, j'ai répondu : « J'ai été victime d'un coup monté et d'une arnaque – comme tous les pauvres gens qui comparaissent devant ce tribunal ». Le juge est alors devenu d'un rouge livide. Il était manifestement destabilisé lorsqu'il a balbutié la charge de deux peines d'emprisonnement à perpétuité consécutives. D'après moi, l'une des peines de prison à perpétuité concernait les agressions, et l'autre, le fait d'avoir la langue bien pendue. Dans un pays qui prône la liberté d'expression, personne ne mérite une peine de prison à vie pour quelque chose qu'il a simplement dit. D'autant plus que ce que j'ai dit était vrai. Je n'ai jamais eu un policier dans mon viseur, je n'avais pas essayé de tuer ni même de blesser quelqu'un·e. J'étais coincé dans la banque sans aucun moyen de m'échapper. Il aurait été stupide de ma part d'essayer de tirer sur quelqu'un·e à ce moment-là. Mon coup de feu n'était qu'un moyen de négocier une reddition, de faire savoir à la police meurtrière que je n'allais pas me laisser abattre.

La version des faits du procureur était bien sûr très différente. Il a déclaré :

« le 23 janvier 1976, les accusés [...] ont tenté de braquer l'agence de Tukwila de la *Pacific National Bank of Washington*. Ils étaient armés d'un pistolet automatique de 9 mm, d'un revolver de calibre 38 et d'un fusil à canon scié. Le but du braquage était de faire de l'argent pour acheter des armes automatiques et des explosifs afin de poursuivre les activités de la *George Jackson Brigade*. L'inspecteur Joseph Mathews de la police de Tukwila est arrivé devant la banque et l'accusé et Seidel ont commencé à lui tirer dessus. L'inspecteur Mathews a riposté et a touché Seidel. Simultanément, un·e quatrième braqueur·euse, qui attendait de l'autre côté de la

rue, a commencé à tirer sur l'inspecteur Mathews. L'inspecteur Mathews a riposté en tirant deux fois dans cette direction, et l'autre personne est partie. À ce moment-là, l'agent Robert Abbott est arrivé et Seidel lui a tiré une balle, brisant un phare de la voiture de patrouille. Abbott a alors riposté en tirant une balle qui a atteint Seidel à la poitrine et l'a tué. »

C'est avec cette version officielle de l'incident que j'ai dû vivre tout au long de mon incarcération.

Les peines prononcées à l'époque étaient vraiment arbitraires. Par exemple, il y avait un homme en prison avec moi qui avait un long passif de meurtres et de viols de femmes. Il a été condamné pour avoir tué et violé plusieurs femmes dans cet État. Il a reçu une peine d'emprisonnement de cinq ans à perpétuité¹. Alors que moi, qui n'avais jamais fait de mal à personne, ou qui n'avais jamais été ne serait-ce qu'arrêté pour un crime violent, je me suis retrouvé avec deux peines de 20 ans à perpétuité. Par exemple, l'exilé cubain Virgilio Paz Romero a été reconnu coupable et condamné par un tribunal fédéral pour avoir tué à la voiture piégée l'ancien ambassadeur chilien Orlando Letelier et son assistant, Lonnie Moffit, à Washington D.C., en 1976. Romero a été condamné à douze ans de prison pour ces deux meurtres. Avec un tiers de la durée déduit pour bonne conduite, le maximum qu'il aurait à purger serait de huit ans. Selon le Bureau des statistiques judiciaires du gouvernement étasunien, plus de la moitié des meurtrier·es condamné·es puis libéré·es des prisons d'État en 1983 étaient de nouveau en liberté après avoir passé moins de sept ans derrière les barreaux. Je ne dis pas que ces personnes purgent une peine trop courte, car les meurtrier·es ont le taux de récidive le plus bas de tous·tes les délinquant·es. Ce que je dis, c'est que la peine qui m'a été infligée par l'État était trop sévère.

De la prison du comté de King, je suis donc allé à Shelton. Je ne me souviens pas beaucoup de la vie là-bas, si ce n'est que j'étais enfermé

1. Peine aux États-Unis qui signifie qu'à la fin des cinq ans, il passe devant un jury qui doit se prononcer sur une libération ou sur une reconduite de la peine. Ce processus peut être réitéré à perpétuité : George Jackson est par exemple entré en prison avec une condamnation à un an à perpétuité, douze ans avant d'y être abattu.

en cellule la plupart du temps. Un jour, ils m'ont convoqué pour passer un test psychologique, le MMPI, qui est basé sur le point de vue de certains fermiers blancs de la classe moyenne du Minnesota. Si vous ne répondez pas à ces questions comme le feraient les fermiers blancs, vous êtes considéré·e comme anormal·e. Et ne pas être "normal·e" ou "dans la moyenne" aux USA est presque un crime. Nous étions donc là, dans une salle entièrement remplie de prisonnier·es nouvellement arrivé·es et avec deux policiers sans uniforme – sans doute des sortes de consultants. Ils ont distribué un exemplaire du test à chacun·e d'entre nous et nous ont demandé de répondre à toutes les questions.

J'ai immédiatement refusé de passer le test, en disant au type que cela constituerait une violation de mon droit à la vie privée. L'un des policiers m'a alors dit que je devais le faire. J'ai à nouveau refusé. Il est alors devenu encore plus insistant. Je lui ai dit que s'il voulait que je passe le test, il allait devoir me prendre physiquement la main et la faire écrire sur la feuille de réponses, car je ne le ferais pas de moi-même. Il a vu que j'étais sérieux et m'a ordonné de sortir de la salle. J'avais espéré que d'autres prisonnier·es feraient de même, mais aucun·e ne l'a fait. Comme des moutons obéissants, iels se sont tou·tes soumis·es à l'intrusion de l'État dans leurs pensées les plus intimes. Je suppose que c'est leur formation à l'école qui les a conditionné·es à cet égard.

Quelques années plus tard, dans le cadre d'un litige, j'ai pu obtenir des copies de documents exposant ce que les examinateurs avaient à dire à mon sujet. Ils disaient : « Les tests psychologiques ont été refusés. Il prétend que les tests sont sans intérêt (sic), inexacts, dépassés et qu'ils constituent une atteinte à sa vie privée. Son attitude a été un refus catégorique sans compromis. Il a été dispensé des tests ».

En fait, refuser de se soumettre aux tests a été une bonne stratégie de ma part. Mais j'ai enchaîné avec quelque chose de stupide. J'ai été convoqué à un entretien par le psychologue de Shelton, Felix E. Massaia, et le psychiatre, P.B. Smith. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de leur parler ; peut-être parce que j'étais tombé dans une embuscade et que je n'avais pas eu le temps de réfléchir à la question de savoir si je voulais leur parler ou non. Ils ont rédigé un rapport de trois pages sur moi, qui n'était

pas du tout négatif, mais qui allait plus tard être utilisé à mauvais escient par la commission de libération conditionnelle de l'État. Le rapport disait, en substance, que je me considérais comme un révolutionnaire. Cela ne devrait pas surprendre les gens. Ils ont dit que je me présentais comme « un individu détendu, affable et éloquent. M. Mead s'est présenté comme un révolutionnaire emprisonné par ses "geôliers" parce qu'il se percevait comme étant "en guerre" contre les institutions et les systèmes de la société ».

La partie du rapport psychologique du 26 juillet 1976 qui m'a vraiment blessé est celle où les enquêteurs ont dit :

« M. Mead s'est présenté à peu près comme il l'a fait au tribunal où il considérait que ses actions dans sa "guerre" étaient justifiées, le vol d'une banque étant "une expropriation appropriée", et le fait d'avoir posé des bombes qui ont détruit le transformateur électrique de Laurelhurst ainsi que les bureaux de la *Division of Adult Corrections*¹ dans le Capital Center Building à Olympia étant une "tactique" acceptable dans son combat. M. Mead a avoué que son groupe dans la région était lié aux groupes qui se sont affichés comme faisant partie de la *George Jackson Brigade* dans d'autres régions, telles que la Californie où ils ont été impliqués dans un attentat à la bombe à San Francisco et dans des banques à Santa Barbara. »

Aucun groupe dans le pays, à Santa Barbara ou ailleurs, n'a jamais prétendu faire partie de la GJB. En outre, la Brigade n'a jamais mené d'action de pose de bombe en dehors de l'État de Washington. La commission des libérations conditionnelles allait par la suite utiliser cette information bidon contre moi, en prétendant que les documents cités constituaient des aveux de tous ces crimes. Cette information était

1. Agence de service public opérant à la punition et la réinsertion des majeures. L'équivalent le plus proche en France serait les SPIP, mais la comparaison reste éloignée.

manifestement fausse et ne devrait avoir aucun poids.

Le rapport psychologique concluait en disant que « il n'entre pas dans une catégorie particulière du D&SM² car il est difficile de le "mettre dans une case", il est très perspicace et très conscient de la dynamique interne de sa personnalité, et il n'est donc certainement pas une personne que l'on pourrait catégoriser comme "malade psychiatrique" ». Les docteurs bonimenteurs terminent leur rapport par la recommandation suivante : « On s'attend à ce que M. Mead s'adapte de manière satisfaisante à l'enfermement tant qu'il ne se perçoit pas comme faisant l'objet d'une attention négative discriminatoire et qu'il est autorisé à vivre comme n'importe quel autre résident. » Les responsables du pénitencier auraient été bien avisé·es d'accorder une attention particulière à la sagesse de cette recommandation. Mais bien sûr, iels ne l'ont pas fait.

Quoi qu'il en soit, j'ai été envoyé au pénitencier d'État de Walla Walla, dans un vieux véhicule de transport de prisonnier·es surnommé péjorativement « l'Oie verte » par ses malheureux·ses passager·es. Le bus transportait au maximum 21 personnes. C'était en août 1976 et il faisait chaud à l'intérieur du véhicule chargé à bloc. Les prisonnier·es en sueur étaient menotté·es à des chaînes passées autour de leur taille et reliées à l'homme pareillement entravé, qui se trouvait à côté d'eux. Nous portions aussi tou·tes des fers aux pieds. C'est ce qu'on appelle une chaîne. Le voyage semblait durer six heures. Pendant ce temps, si l'un·e d'entre nous avait besoin des toilettes, qui étaient en fait un seau ouvert et très malodorant à l'arrière du petit bus, iel demandait la permission d'un maton de se traîner comme un pingouin jusqu'au seau, où, les mains enchaînées, iel se débrouillait pour uriner pendant que le bus rebondissait joyeusement sur l'autoroute cahoteuse.

Alors que ce voyage éprouvant touchait à sa fin, les passager·es du bus regardaient en direction de la prison dans un étrange mélange de crainte et d'anxiété. Nous étions soulagé·es d'arriver au terme de ce voyage désagréable, mais nous étions très inquiet·es de ce qui nous attendait. Nous avons entendu des histoires terribles sur cette prison pendant notre séjour dans celle du comté. Les ancien·es qui étaient déjà venu·es à

2. Note de l'auteur : manuel de diagnostic utilisé par les psychologues.

Walla Walla ont soudain pris de l'assurance, car iels en connaissaient les ficelles. Tout le monde cherchait la prison des yeux, et ceux qui y étaient allés indiquaient aux autres où chercher. Lorsque la prison est enfin apparue, j'ai eu l'impression de voir un endroit dont je ne reverrai pas l'extérieur avant longtemps. J'ai pris une photo mentale de la prison, encore éloignée, et de ses environs, juste au cas où je serais capable de m'échapper un jour. Le ciel de la fin d'après-midi était sombre, avec des nuages gris qui semblaient vouloir éclater en tonnerre. Le paysage était plat, les champs de blé sans fin n'étaient interrompus que par des bâtisses éparses et les clôtures qui les séparaient.

Nous nous sommes arrêtés devant l'édifice et sommes entrés dans le sas de la prison. Une fois le premier portail fermé derrière nous, les matons ont nonchalamment inspecté le bus, à la recherche d'éventuelles armes dissimulées ou d'autres objets de contrebande volumineux. Nous avons ensuite franchi le deuxième portail et sommes entrés dans la détention à proprement parler. Le bus a été conduit derrière un grand bâtiment en briques rouges où il s'est arrêté. Nous avons reçu l'ordre de descendre. Deux par deux, la chaîne est descendue du bus et a pénétré dans les entrailles de la prison. Nous avons été accueillis par un gradé à la voix rude qui a lu les noms des nouvelles prisonnières sur une planchette et a aboyé des ordres concernant nos affectations. Nous étions également accueillis par un groupe de prisonnières de Walla Walla qui s'ennuyaient ferme et qui profitaient de l'arrivée hebdomadaire de la chaîne pour se distraire un peu de la routine quotidienne et monotone de la prison. Certaines venaient chercher des amies qui arrivaient de la prison du comté, et s'iels les repéraient, iels échangeaient des salutations ou des instructions. D'autres venaient simplement pour s'ébahir sur les arrivantes. D'autres encore, les prédateurs, venaient examiner la chaire fraîche à la recherche d'éventuelles proies – les nouvelles arrivantes, jeunes et vulnérables qui n'avaient pas d'amies pour les protéger.

À ceux qui avaient des partenaires à l'intérieur, ces dernières criaient des consignes du genre : « Hé Bob, dis-leur que tu veux emménager dans le 6-E-21 ; j'ai déjà laissé un message pour toi. » D'autres, jeunes et frais, pouvaient recevoir des appels embarrassants

comme « Oh, regardez celle-là, n'est-elle pas jolie ! » Et ainsi de suite. Ceux qui avaient un endroit où aller et des relations étaient les plus chanceux·ses. Le reste d'entre nous était immédiatement placé dans une cellule à quatre avec trois inconnu·es. Et les cellules étaient si petites que les trois déjà présent·es n'appréciaient généralement pas l'arrivée du nouveau venu. Je faisais partie de ceux qui ne connaissaient personne dans la taule, mais à 33 ans, j'étais également assez âgé et assez futé pour échapper aux prédateurs sexuels aguerris ou en devenir. À l'appel de mon nom, on m'a attribué un numéro de cellule, on m'a enlevé mes chaînes et mes menottes, puis j'ai suivi les autres jusqu'à la porte arrière du bâtiment en briques. C'était le vestiaire. On nous a donné des tenues neuves et de la literie vieille mais propre, et on nous a dirigé·es vers la porte d'entrée. Ceux qui avaient des ami·es ont été pris·es en charge et les retrouvailles ont commencé. Ceux qui étaient déjà venu·es savaient où aller et s'y rendaient seul·es ou avec un nouveau copain de la prison du comté.

Je me tenais seul devant le vestiaire et j'observais les entrailles de la prison. Les taulard·es erraient par petits groupes, ne semblant pas savoir où se mettre. Ce qui m'a frappé, c'est la vétusté et la saleté de l'endroit. Les nombreux et immenses bâtiments étaient tous en briques rouges. Presque tout ce qui se trouvait au rez-de-chaussée avait l'air sale et encombré. L'endroit m'a semblé avoir été construit sans grande planification. Les bâtiments étaient conçus dans des styles différents, reflétant l'époque à laquelle ils avaient été construits. Les plus anciens, que l'on pouvait reconnaître à leur architecture, étaient assez vieux, et les briques et le béton de leurs niveaux inférieurs étaient écaillés et en train de tomber. De petits tourbillons de poussière et de détrit·es allaient et venaient sur un grand espace ouvert et couvert de terre, dont j'apprendrai plus tard qu'il s'agissait de *Peoples' Park*.

Je me suis soudain senti plus vulnérable et insignifiant que je ne l'avais été depuis longtemps. J'avais également peur de ne jamais quitter cet endroit terrible, d'être piégé dans cet espace exigu pour la vie.

La poussière terreuse grinçant entre mes dents sèches, j'ai jeté mon baluchon sur mes épaules et je me suis aventuré dans la taule. J'ai

demandé à un·e codétenu·e qui passait par là comment trouver la Six.

L'aile six était un immense bloc de cellules sur plusieurs étages. Censées être individuelles, elles étaient bondées et renfermaient quatre prisonnier·es chacune. C'était comme une ruche, animée par le bourdonnement des hommes qui s'installaient pour le décompte du soir approchant. L'air était vicié par l'odeur du trop grand nombre de corps, la ventilation insuffisante n'étant pas en mesure de faire face à la charge. L'éclairage faiblard contribuait à l'atmosphère de ruche qui régnait dans le bâtiment. J'ai trouvé le chemin de la cellule qui m'avait été attribuée sans trop de difficultés. Elle était occupée par un homme qui, je l'apprendrais plus tard, était un avocat de prison appelé Doc. Les autres compagnon·nes de cellule de Doc étaient des cuisinier·es qui ne devaient rentrer que plus tard dans la soirée. Nous avons discuté brièvement mais aimablement jusqu'à ce que l'heure du comptage soit annoncée par les haut-parleurs du bloc, après quoi les sbires de la matonnerie ont déboulé devant la cellule. Ils m'ont ordonné de sortir, m'ont menotté les poignets dans le dos et m'ont ensuite escorté jusqu'à Big Red, le nom que les prisonnier·es donnaient au bâtiment en briques de deux étages qui constituait l'unité d'isolement de l'institution. Il semblait que j'allais effectivement être « l'objet d'une attention négative discriminatoire ».

L'entrée dans le trou n'était pas très différente de toutes les autres formes d'humiliation que les prisonnier·es encaissent quotidiennement. Un autre prisonnier intégrait également l'unité lorsque j'y suis entré. Nous devons chacun nous déshabiller devant les gardiens qui nous scrutaient, puis les laisser regarder dans notre bouche et nos oreilles ; soulever notre scrotum et notre pénis pour qu'ils puissent vérifier en dessous ; nous retourner, nous pencher et écarter les fesses pour qu'ils puissent soi-disant vérifier s'il n'y avait pas de produits de contrebande cachés en nous. L'autre homme que l'on examinait en même temps que moi avait quelques années de moins que moi et était plus légèrement bâti. Je ne lui ai pas parlé, et il ne m'a pas parlé non plus, car nous étions tous les deux pris dans notre propre humiliation.

Lorsque les matons en ont eu fini avec nous, ils nous ont donné à chacun une combinaison bleue trop grande et nous ont conduits au

niveau B, l'un des quatre niveaux qui constituent le trou. J'ai été assigné à la cellule 13, l'autre gars a été placé à côté de moi, dans la 14. J'ai parcouru la minuscule cellule du regard. Elle était humide, peinte d'un vert dégueulasse et sale. Il y avait une tache plus ou moins ronde d'une matière brune ressemblant à de la boue, étalée sur le mur au-dessus de la couchette. Elle faisait environ un mètre de diamètre. À l'odeur et à la texture, j'ai compris qu'il s'agissait de matière fécale humaine – de la merde ! Il m'a fallu un moment pour que le choc se dissipe, puis j'ai crié au maton, lui disant que je voulais une autre cellule. Au bout d'un moment, un gardien est venu à l'étage, je lui ai montré le mur souillé et j'ai demandé à ce qu'on me change de cellule. Il m'a dit qu'il n'y aurait pas de changement de cellule, car ces questions avaient été ordonnées par l'officier d'affectation et ne pouvaient être discutées. J'ai ensuite demandé du matériel de nettoyage, mais il m'a dit qu'il faudrait attendre le lendemain, car son équipe ne fournissait pas de matériel.

Temporairement résigné à mon sort, j'ai fait ma couchette et j'ai commencé à nettoyer la cellule du mieux que je pouvais sans toucher les murs infestés de punaises et maculés de merde. Le dîner venait d'être servi dans l'unité d'isolement et la plupart des 24 prisonnier·es de l'étage faisaient la sieste ou lisaient. Le calme régnait, avec seulement quelques bribes de conversation entre les cellules. Personne n'a fait attention à moi.

Il devait être environ sept heures du soir lorsqu'ils ont commencé à laisser sortir les prisonnier·es autorisé·es pour leur créneau d'exercice d'une heure. Même si je ne le savais pas à l'époque, la plupart des prisonnier·es du niveau B passaient 23 heures par jour dans leur cellule, bien qu'il y ait environ six hommes qui étaient auxi¹ et passaient beaucoup plus de temps en dehors de leur cellule – mais toujours au même étage. À l'isolement, se trouvaient les hommes les plus durs de la prison la plus dure de l'État. Certains d'entre eux purgeaient une peine d'isolement administratif ou attendaient leur procès pour avoir assassiné d'autres

1. Auxi pour auxiliaire : poste de travail attribué à des prisonnier·es consistant à effectuer certaines corvées (distribution de la gamelle et des cantines, nettoyage des coursives...) et qui leur permet de bénéficier d'une certaine liberté d'aller et venir dans leur étage dans le cadre du travail.

prisonnier·es. Je n'ai pas prêté beaucoup d'attention à ce qui se passait à l'extérieur de ma cellule, à la circulation des prisonnier·es qui faisaient de l'exercice et discutaient avec d'autres ami·es sur l'étage. Un type s'est arrêté devant ma cellule alors qu'il se rendait à l'entrée de l'étage pour utiliser le téléphone. Il m'a dit qu'il s'appelait Danny Atteberry, et que lui et quelques autres détenu·es du quartier étaient au trou pour avoir participé à la mutinerie de décembre 1974. Il a dit qu'il me connaissait et qu'il soutenait évidemment le travail de la *George Jackson Brigade* en faveur des mutins de Walla Walla. Il a nommé les autres émeutiers et preneurs d'otages Joe Green, Mark LaRue et, dans une certaine mesure, Carl Harp. Je connaissais la plupart de ces noms et j'ai été heureux d'apprendre qu'il y avait des camarades au sein de l'étage.

Vers neuf heures ce soir-là, les événements ont pris une sale tournure. Une bande d'environ six bonhommes a décidé qu'ils allaient violer le prisonnier qui se trouvait dans la cellule voisine de la mienne – le jeune qui avait été placé dans l'unité d'isolement en même temps que moi. Je n'en croyais pas mes oreilles lorsque le bruit de leur offensive pour forcer sa porte a chamboulé ma paisibilité. Le maton qui se trouvait au bout de l'étage dans la guérite essayait d'ouvrir la porte de la cellule 14 avec la commande, pour que ces types puissent s'y introduire et le violer. J'ai sauté de ma couchette et j'ai regardé la scène à travers la grille. La victime tenait un livre entre les barreaux, empêchant la porte coulissante de s'ouvrir. Ses agresseurs essayaient de s'emparer du livre, lui le retirait, le maton tentait d'ouvrir à nouveau la porte et mon voisin remettait le livre dans les barreaux. La bande de pointeurs, dirigée par un homme baraqué en attente d'un procès pour meurtre, s'est alors rendue à l'évier au bout du palier, a pris un pichet d'eau chaude et l'a jetée sur le prisonnier qui tentait de se défendre. Il ne les a pas laissés s'emparer du livre et ne s'est pas non plus suffisamment éloigné des barreaux pour que le gardien parvienne à ouvrir.

J'avais peur de crier pour défendre mon codétenu, craignant que la horde ne se retourne contre moi. Je suis resté planté là, tétanisé par l'angoisse pour lui comme pour moi, et me détestant de ne pas avoir adopté une position plus ferme. Qui sait, si cela avait duré plus longtemps ou

s'ils avaient réussi à entrer dans la cellule : j'aurais peut-être fait quelque chose, comme exiger qu'ils s'arrêtent. D'un autre côté, j'aurais peut-être continué à trembler de peur. En fin de compte, le maton a abandonné et cela a mis un terme à tout espoir pour les autres d'entrer dans la cellule du jeune homme. Il ne m'était pas souvent arrivé d'être confronté à un problème éthique ou moral qui semble également être une question de vie ou de mort. Ce n'était pas un sentiment agréable. Je n'ai pas bien dormi cette nuit-là.

Le lendemain matin, ma porte s'est ouverte et je suis sorti, ainsi que mes voisins de cellule, pour mon heure d'exercice et de douche. La première chose que j'ai faite a été de nettoyer les murs de la cellule. Je suis ensuite allé parler à Atteberry, Green et LaRue des événements de la nuit précédente. Ils partageaient mon indignation mais n'étaient pas disposés à affronter physiquement la bande de pointeurs assassins. Le seul qui a dit qu'il adopterait une position de combat était Carl Harp. J'admettais qu'il soit réticent et que son soutien soit incertain, mais c'était un début. J'ai également parlé à l'un des anciens de l'étage, un prisonnier respecté et un as de l'évasion que j'appellerai Art. Art m'a dit de ne pas trop m'énerver à propos de ce qu'il se passait, car le jeune était un voyou et qu'il donnerait son cul de toute façon si on n'essayait pas de lui prendre. Art m'a dit qu'à Walla Walla, les prisonnier·es étaient violé·es tout le temps, et même acheté·es et vendu·es par d'autres prisonnier·es – c'était comme ça. J'ai été stupéfait et j'ai répondu qu'il fallait que ça change si nous voulions améliorer nos conditions dans le trou. Bien que je n'aie pas eu l'impression de vraiment avancer pendant cette heure, j'ai appris plus tard que Danny, Art et les autres passaient leur temps sur la coursive à confronter la bande à propos de ce qu'il était acceptable de faire ou non entre taulard·es. Le changement n'était pas profond, mais un nouvel état d'esprit s'est néanmoins installé dans le quartier. Ses adeptes se sont détachés du meneur des violeurs, ce qui était positif. Le côté négatif, c'est que le pointeur en chef a pris la tournure des événements comme un défi à sa masculinité, et il m'a clairement tenu responsable de ce changement. Il m'a semblé qu'il avait décidé que pour prouver qu'il était un vrai homme, il devait violer mon voisin. Cela peut paraître stupide aujourd'hui, mais

à l'époque, la masculinité n'était pas quelque chose de biologiquement déterminé. C'était plutôt une façon d'être, à renforcer et à prouver chaque jour, le plus souvent aux dépens de quelqu'un·e d'autre.

Le lendemain matin, le pointeur est sorti sur la coursive en premier. Il s'est rapidement installé devant les barreaux de ma cellule et a commencé sa routine d'exercices en sautant à la corde juste devant moi. Il était torse nu et ses muscles massifs ondulaient de sueur tandis qu'il s'entraînait comme le professionnel qu'il était. En plus d'être un haltérophile bien développé, mes nouveaux amis allaient bientôt m'apprendre que ce type avait été boxeur professionnel dans la rue. La démonstration de ses prouesses m'effrayait à n'en pas douter, mais quand vint mon tour de faire de l'exercice, j'ai sorti la corde à sauter devant sa cellule et j'ai fait ma séance d'entraînement. C'était plutôt pathétique. J'étais maigre et gringalet, mais je voulais lui faire comprendre qu'il n'allait pas pouvoir s'imposer sans résistance de ma part. Je n'aimais pas particulièrement le jeune dans la cellule à côté de la mienne. Ce n'était pas pour lui que je le faisais, mais pour le principe : il fallait cesser de s'attaquer les un·es aux autres.

L'après-midi, j'ai appris que le pointeur avait modifié sa promenade de manière à ce qu'il soit sur la coursive avec moi et le gamin le lendemain matin. Cette nuit-là, j'ai très peu dormi. J'étais certain qu'au matin, soit je mourrais, soit je serais sévèrement battu par cet homme beaucoup plus fort et vicieux que moi. Le matin est finalement arrivé, bien sûr, et lorsque ma porte s'est ouverte, je suis sorti sur le palier, déterminé à me battre autant que j'en étais capable. Le prédateur ne m'avait jamais adressé la parole, et ce matin-là n'a pas fait exception. Il a fait ses exercices comme si je n'étais pas là. Il a parlé au gamin, mais il n'y a pas eu de viol. Lorsque l'heure de la fermeture a sonné, je suis rentré dans ma cellule avec un grand soulagement.

Un jour ou deux plus tard, le pointeur a demandé un transfert dans une autre unité, et il est parti peu de temps après. J'ai appris par la suite que s'il ne m'avait pas attaqué, c'est parce que j'avais réussi à gagner l'opinion publique de l'étagé. L'attaque à la bombe de la GJB contre le siège de l'administration pénitentiaire et le bureau du FBI à Tacoma,

ainsi que d'autres actions de la Brigade, m'avaient conféré une certaine autorité morale à mon étage. Me blesser ou me tuer aurait été une très mauvaise stratégie de la part du pointeur. Le prix à payer pour ne pas l'avoir fait était également élevé. Sa position de boss de la prison était entamée. Peu de temps après, prétextant de le faire fumer sur un joint, deux prisonniers que j'appellerai Kevin et Andy, d'anciens membres de sa bande qui l'avaient depuis rejoint au niveau D, l'ont attaqué au couteau. Il a été gravement poignardé mais a survécu à l'agression. En tout état de cause, il n'était plus une menace pour moi. Kevin et Andy s'avèreront quant à eux être de sérieux obstacles sur le chemin de l'organisation des prisonnier-es. C'est une autre histoire. À cet instant, je ne pensais qu'à essayer de construire quelque chose qui changerait la donne.

Les jours sont devenus des mois, je me suis retrouvé dans la routine quotidienne de la vie au niveau B et, dans une certaine mesure, j'ai pu communiquer avec les prisonnier-es des trois autres niveaux de Big Red grâce aux bouches d'aération situées à l'arrière de chacune de nos cellules. J'ai surtout beaucoup parlé avec mes compagnons de cursive, en particulier Danny Joe, Mark et Carl, qui avaient tous participé à la mutinerie de certaines parties de la prison en décembre 1974. J'ai appris qu'il y avait eu de longues périodes de résistance spontanée face aux conditions d'isolement, une résistance qui a parfois pris des formes violentes. D'après ce que j'ai pu comprendre, la lutte s'échauffait puis se glaçait, un peu comme les saisons marquées de ce coin reculé de l'État de Washington. Quelques mois plus tôt, il y avait eu de rudes combats : un ou deux matons avaient été pris en otage par des prisonnier-es du quartier d'isolement, des condamné-es avaient été battu-es par les geôliers, des prisonnier-es avaient jeté de la matière fécale sur les flics lorsqu'ils arrivaient sur la cursive, et les flics avaient mis de l'urine, de l'eau de Javel et des copeaux de savon dans la nourriture et les boissons avant de les servir aux encagé-es. Puis, à un moment donné, un changement s'opérait, quelques concessions symboliques étaient accordées par le directeur, et la saison de la lutte se transformait en une saison de paix et de coopération. Beaucoup de ceux qui avaient participé aux premières manifestations, comme Kevin et Andy, faisaient amis-amis avec les flics

– ou du moins avec certains d'entre eux, et les matons, nos ennemis jurés, se montraient roublards, par exemple en allant jusqu'à ouvrir la porte de la cellule lors de la tentative de viol qui a eu lieu au cours de ma première nuit dans l'unité. À ce moment précis, la saison était à la pacification entre les gardiens et les gardé·es dans l'unité d'isolement de Walla Walla. C'était le moment où nous nous persécutons le plus les un·es les autres.

Il y avait un autre jeune à l'étage B, un innocent de 20 ans dont le principal crime était probablement d'être plus confus que ceux qui l'entouraient. Ce jeune ne dérangeait personne et, pendant le peu de temps qu'il a passé avec nous, il se mêlait de ses affaires. Un soir, deux gars de l'unité, des durs à cuire en puissance, se sont fait passer pour ses nouveaux amis en lui donnant des sédatifs. Une fois le jeune homme groggy, ils sont entrés dans sa cellule ouverte et l'ont violé. Puis, pour dissimuler leur crime, ils lui ont fait prendre une douche. À son retour dans la cellule, les deux hommes ont étranglé le gamin à mort, puis ont attaché l'extrémité d'un drap autour de son cou et l'autre extrémité aux barreaux, et ont disposé le corps de manière à faire croire que le jeune s'était suicidé. Bien que la police n'ait pas cru au suicide, elle n'a inculpé et condamné qu'un seul prisonnier pour ce meurtre. L'autre a été libéré sur parole peu de temps après et est rentré chez lui. J'ai vu ce genre de choses se produire plus d'une fois ; quelqu'un tue et/ou viole une autre personne, puis moucharde et est libéré. Ce n'est pas sa libération, mais le meurtre qui m'a profondément ébranlé.

Pourquoi cela s'est-il produit ? Pourquoi les prisonnier·es s'attaquaient-ils les un·es aux autres de la sorte ? Un éclaircissement possible, du moins qui m'a permis de comprendre quelque chose, vient de l'ouvrage de Frantz Fanon *Les Damnés de la Terre*. Fanon était un psychiatre algérien qui a fait ses études en France, pendant la période où la France a colonisé son pays¹. Il a écrit sur le processus par lequel son

1. Ed Mead n'avait pas wikipédia au fond de sa cellule, ni au moment de la rédaction de ce texte en 1997 : Frantz Fanon était martiniquais. Il a étudié en France hexagonale où il a rejoint la résistance durant la Seconde guerre mondiale. Écœuré par le racisme qu'il a constaté à tous les échelons, il a peu à peu théorisé contre le colonialisme et ses ravages sur les personnes colonisées. Il s'installe en Algérie dans les années 50. En parallèle de son engagement médical qui a continué à nourrir ses analyses, il a

peuple a développé la capacité de lutter contre l'impérialisme français. Je vais mal paraphraser ce que M. Fanon disait au sujet de la violence entre les opprimé·es : cette violence reflète essentiellement un processus de purge nécessaire, préparant la nation à la lutte pour sa libération et la révolution.

Les Algérien·es du livre de Fanon, à l'instar des Noir·es des ghettos étasuniens ou des prisonnier·es de par le monde, intériorisaient l'oppression qu'ils subissaient et avaient tendance à s'en prendre les unes aux autres sous la forme de ce que l'on pourrait qualifier d'actes de haine de soi. Ce n'était pas si inhabituel, étant donné que les populations d'Algérie considéraient les colonialistes français comme des sortes de dieux qu'on ne pouvait pas tuer. Fanon a noté qu'au début, cette violence se manifestait par des conflits intrafamiliaux : les maris battaient leurs femmes, les femmes maltrahaient violemment leurs enfants, etc. Cette violence domestique, selon Fanon, s'est ensuite lentement transformée en conflit intra-tribal. Les hommes de la tribu buvaient et se battaient entre eux, faisant de nombreux morts et blessés. La phase suivante du processus a été celle de la violence intertribale, où des tribus désormais plus ou moins unies se sont battues les unes contre les autres. Au fur et à mesure que le processus se déroulait, les tribus, désormais rompues à la violence, se sont réunies pour la phase finale. Elles ont commencé à combattre les occupant·es français·es et ont finalement réussi à chasser l'armée étrangère de leurs terres.

Si je comprenais en partie pourquoi les prisonnier·es s'attaquaient les un·es aux autres, j'étais néanmoins en colère contre celui qui avait tué le jeune, plus vulnérable. Le tueur ne comprenait pas pourquoi j'étais si en colère, pourquoi son acte de tuer quelqu'un d'autre, même pas un de mes ami·es, me dérangeait. Lui et moi ne nous sommes jamais entendus par la suite. Il faisait partie de ces gens à qui l'on a dit pendant toute sa misérable vie qu'il était une merde, et que l'on a traité en conséquence. Il a fini par y croire et s'est comporté comme une merde. Il a aussi trouvé ses pairs. Il y avait donc des tendances contradictoires à Big Red et dans

rejoint le FLN dont il sera un fervent ambassadeur. Il est l'une des figures majeures et radicales de la pensée décoloniale.

la détention en général. Il y avait des phases marquées par cette sorte de cannibalisme, les prisonnier·es se violant et s'entretenant, qui alternaient avec des périodes tout aussi intenses et douloureuses de résistance sans-bornes. Je voulais rendre les prisonnier·es plus conscient·es et diminuer leur capacité d'autodestruction. Je savais que ce serait un combat ardu.

Peu de temps après mon placement à l'isolement, l'appel de ma condamnation pour braquage devait avoir lieu devant la Cour d'appel des États-Unis. J'étais mon propre avocat pour cette procédure – comme je l'avais été en première instance – et je ne disposais que d'un délai très court pour déposer mon mémoire préliminaire. Le règlement de cette juridiction prévoyait que les mémoires devaient être imprimés dans le commerce à l'aide d'une presse offset (il n'y avait pas d'imprimantes laser ni de traitements de texte sophistiqués à l'époque), mais dans le cas des prisonnier·es indigent·es, une exception était faite. Nous pouvions soumettre des mémoires tapés à la machine à écrire. Or, il n'y avait pas de machine à écrire à la disposition des prisonnier·es dans Big Red. Mes demandes constantes à l'administration pour qu'elle me permette d'en utiliser une temporairement ont été systématiquement refusées. J'ai donc été contraint de déposer une requête auprès du tribunal de district de Spokane, dans l'État de Washington, demandant au juge fédéral d'enjoindre l'administration pénitentiaire à ce que j'aie accès à une machine à écrire afin de rédiger mon appel.

Le juge a donné suite à la requête, ordonnant au directeur B.J. Rhay de me permettre d'utiliser une machine à écrire de l'établissement pour dactylographier mon mémoire d'appel. Le directeur a ignoré l'ordonnance du tribunal. J'ai déposé une nouvelle demande et j'ai reçu une deuxième ordonnance, cette fois-ci assortie d'un délai de mise en œuvre. Le délai s'est écoulé, et toujours pas de machine à écrire. J'ai ensuite déposé une requête demandant que le directeur Rhay soit reconnu coupable d'insubordination au tribunal pour son refus de se conformer aux ordres du tribunal. Des citations à comparaître ont été émises pour nous deux et une audience a été convoquée au palais de justice fédéral de Spokane. Le juge a entendu le directeur et l'a déclaré coupable d'insubordination au tribunal. Cependant, il a poursuivi en disant à Rhay

qu'il pouvait éviter la condamnation en me donnant simplement accès à une machine à écrire. Le directeur a dit « d'accord » et nous sommes tous retournés à la prison. Je n'ai toujours pas obtenu la machine à écrire ! J'ai déposé une énième requête, détaillant l'historique de l'affaire et soulignant le délai très court dans lequel je devais déposer mon dossier préliminaire. Le tribunal a réagi en annulant toutes les ordonnances précédentes, me laissant sans machine à écrire et sans possibilité de recours. Le directeur avait eu raison de la volonté du juge et par là-même, a défendu une fois de plus la tradition de la prison d'édicter sa propre loi, imperméable aux lois qui régissent les autres administrations.

Ce que je n'ai pas pu gagner devant les tribunaux, je l'ai obtenu grâce à mon acharnement politique. Finalement j'ai réussi à faire entrer une vieille machine à écrire dans ma cellule. Peut-être que B.J. Rhay voyait plus loin que le juge, car une fois l'appel passé, j'ai utilisé la machine pour publier un bulletin d'information dactylographié à l'intention de mes codétenues du trou. En tapant depuis ma cellule et en faisant autant de copies carbone que possible, j'ai écrit sur les terribles conditions de vie à Big Red, sur ce qu'il faudrait faire pour les changer et sur l'identité de notre véritable ennemi. Je laisse à ceux qui lisent ces mots, le soin d'imaginer la rhétorique que j'utilisais à l'époque. Aussi maladroit qu'ait pu être mon langage, il m'a permis de faire passer le message aux lecteur·es aux abois. Le journal passa subrepticement d'un étage à l'autre, puis d'une cellule à l'autre. D'autres prisonnier·es écrivirent également des articles, ajoutant leur voix pour appeler à la riposte. Une lutte s'est alors lancée.

C'est pendant que j'étais dans l'unité d'isolement que j'ai eu l'idée de créer une organisation visant à mettre fin aux viols entre prisonnier·es. Bien que je n'aie pas encore passé beaucoup de temps dans la détention générale de Walla Walla, le flux régulier de prisonnier·es entrant et sortant du trou, ainsi que mes propres expériences en isolement, m'ont convaincu que la cause de division principale entre les prisonnier·es était le sexisme – et non le racisme, comme c'est le cas dans tant d'autres institutions. Mais avant qu'une organisation formelle puisse avoir lieu, je devais d'abord sortir du trou.

Mon petit journal a continué à influencer lentement les 96 hommes de Big Red. La lutte contre les terribles conditions de détention (passages à tabac, absence d'activités, enfermement 23 heures par jour, mauvaises conditions sanitaires, etc.) s'est intensifiée et nous a soudé. Nous avons lancé une série de grèves au cours desquelles les auxi ont refusé de nettoyer les cellules d'isolement, nous avons écrit des slogans triomphants sur les murs de Big Red, nous avons jeté des ordures sur les coursives et les avons brûlées, nous avons intenté des actions en justice devant la cour fédérale et nous avons inondé les lieux en bouchant les toilettes avec des draps et en tirant la chasse d'eau sans arrêt. Des grèves de la faim ont été organisées, des revendications ont été transmises aux responsables de la prison et des articles ont été rédigés pour des journaux progressistes de l'extérieur, tels que le *Northwest Passage* de Seattle.

Ces activités se sont développées jusqu'à ce que les quatre niveaux de l'unité travaillent à un semblant d'objectif commun. Nous nous considérons en état de conflit permanent avec nos ravisseurs, pourrait-on dire. Lentement, en faisant un pas en arrière pour deux pas en avant, en commettant des erreurs et en apprenant au fur et à mesure que nous nous battions, un nombre suffisant d'entre nous a fini par croire que nous pouvions gagner. Nous savions que ce qui nous était fait était terriblement injuste, et nous avons compris que le salut passerait par une lutte permanente. Nous nous sommes appelés les *Walla Walla Brothers*.

Dans chaque cellule d'isolement, il y avait une table métallique qui, lorsqu'on la frappait avec la partie charnue d'un poing serré, produisait une profonde résonance d'un bout à l'autre de l'étage. C'était un bruit fort, d'une grande intensité. Je ne sais plus qui en a eu l'idée ni comment elle est née, car les années ont effacé beaucoup de ces souvenirs, mais au plus fort d'une série de grèves et de protestations particulièrement amères et éprouvantes, nous sommes arrivés à la conclusion que, pour l'emporter, nous devions nous assurer le soutien des autres prisonnier·es. Il ne suffisait pas de discourir, ce n'était que des paroles. Beaucoup de gens dans la taule avaient lu notre manifeste et les articles que nous avions écrits sur la brutalisation que nous subissions dans l'enfer de Big Red. Mais ce que nous avons dit et écrit n'était pas suffisant pour les faire

passer d'une position de compréhension et de sympathie à une position de soutien direct avec une réelle mise en jeu. Il nous fallait quelque chose de plus.

Les percussions s'en sont chargées. Nous savions à quelle heure les autres prisonnier·es étaient libéré·es de leurs cellules, un·e à un·e, pour se rendre au réfectoire et prendre leurs repas. Si un·e seul·e tambourineur était bruyant·e, un groupe de 24 tambourineurs, frappant à l'unisson, était à la fois une expérience stimulante et presque assourdissante. Et avec quatre groupes de 24 hommes chacun, le son était comme des vagues de tonnerre qui déferlaient sur l'enceinte de la prison. Chaque jour, nous avons recommencé pendant chaque repas, jusqu'à ce que nos poings soient meurtris et douloureux. Et nous continuions à frapper ; non pas passivement, comme des survivant·es piégé·es dans les entrailles d'un paquebot en perdition, envoyant périodiquement des coups à l'intention de sauveteurs potentiel·les, mais plutôt comme des combattant·es, lançant un appel confiant à nos camarades pour qu'ils se joignent à nous dans une glorieuse lutte pour la justice.

Nos efforts ont vite été récompensés. Après trois ou quatre jours de martèlement quotidien sur nos tables métalliques, jours pendant lesquels nos geôliers ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour nous faire taire, nous avons appris que l'ensemble de la prison était en grève du travail. Ils avaient publié une liste de quatorze revendications, dont le premier point était la demande d'amélioration des conditions d'incarcération à l'isolement. Le sort en était jeté. Nous, au trou, avons d'abord été ravi·es de la nouvelle tournure des événements, à juste titre d'ailleurs. Mais la joie a rapidement été remplacée par une détermination sans faille afin de remporter ce qui était désormais un combat politique majeur. Nous devons redoubler d'efforts sur tous les fronts, aussi limités soient-ils. Notre énergie a rapidement été consacrée à la rédaction de nouveaux articles et au soutien, dans la mesure de nos moyens, à nos frères en grève en dehors du quartier d'isolement.

La grève a duré 47 jours – la plus longue de l'histoire de l'État de Washington. Nous aurions probablement dû continuer encore plus longtemps si nous n'avions pas reçu le précieux soutien armé de la

George Jackson Brigade. Le 43^{ème} jour, ou plutôt la 43^{ème} nuit, la Brigade a fait exploser une bombe dans la boîte de dépôt sécurisée d'une agence de la *Rainier Bank* à Seattle. L'explosion a attiré l'attention des pouvoirs publics ; le communiqué que la GJB a envoyé aux stations de radio de Seattle leur a transmis le message. Ce document mettait en évidence la collusion entre la *Rainier Bank* et l'éditeur du principal journal de l'État, le *Seattle Times*. Le communiqué soulignait que pendant presque chacun des 43 jours de la grève des prisonnier·es de Walla Walla, les médias avaient publié des articles totalement partisans sur le sujet, y compris des interviews de responsables de la prison et de gardiens, ainsi que différentes autres formes de propagande anti-prisonnier·es. Jamais, au cours du traitement médiatique de cet événement important, la version des prisonnier·es n'a été racontée – pas un seul mot d'un·e prisonnier·e n'a été cité. Le communiqué promettait de continuer à attaquer la *Rainier Bank* jusqu'à ce que le *Seattle Times* adopte une approche plus équilibrée dans la couverture de cette histoire.

Vous n'imaginez pas le changement soudain d'ambiance dans la détention. Alors que jusqu'au 42^{ème} jour de la grève, il n'y a jamais eu la moindre allusion au fait que les prisonnier·es pouvaient avoir des revendications légitimes, le 44^{ème} jour, un prisonnier a finalement été interviewé. Je ne pense même pas qu'il faisait partie de la détention interne, mais qu'il était l'un des travailleur·euses agricol·es écroué·e à l'extérieur des murs. Quoi qu'il en soit, ses quelques mots ont suffi à lancer un débat dans tout l'État et à déclencher ce qui allait bientôt être une avalanche d'infos sur nos scandaleuses conditions d'existence. Nos plaintes étaient-elles légitimes ? Suffisamment pour que l'opinion publique nous soutienne, à tel point que le secrétaire d'État du département de l'administration pénitentiaire a été viré, de même que le directeur du pénitencier, B.J. Rhay. Le directeur adjoint de la détention, l'homme en charge de Big Red, a été transféré pour travailler à l'établissement pour enfants de Shelton, et nous avons tou·tes été libéré·es du trou (mais pas tou·tes en même temps).

Quand je raconte cette histoire, on dirait que nous étions de braves prisonnier·es qui marchaient dans l'unité et la fraternité vers les

plus nobles objectifs : la défense du bien et de la dignité. Je ne veux pas idéaliser cette période. Bien sûr, il y avait des éléments qui nous rassemblaient dans la lutte : l'ennui commun, les succès occasionnels et les échecs fréquents. Il y avait aussi des contradictions sous-jacentes entre les prisonnier·es de la cursive qui se manifestaient par des actes de violence, réels ou sous forme de menaces.

Il y avait un groupe réduit, mais influent, de prisonnier·es qui semblaient ne pas m'aimer et qui, par désœuvrement, cherchaient à tuer quelqu'un·e. J'ai parfois eu l'impression qu'ils en avaient après moi. Cette peur était suffisamment forte pour que je garde un couteau artisanal et que j'aie quelque chose comme un gros livre près de la porte que je pouvais utiliser pour l'empêcher de s'ouvrir. Le souvenir de la tentative de viol de mon voisin était toujours présent dans mon esprit. L'atmosphère générale de violence qui régnait dans cet endroit ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu auparavant. Ma peur de ce groupe-là venait de la façon dont iels cessaient soudainement de parler lorsqu'ils passaient devant ma cellule; de la manière dont iels jetaient des coups d'œil furtifs dans ma cellule, comme s'ils me traquaient ; des subtilités de la politique de pouvoir qui avaient cours dans le bâtiment ; de qui est dans quel camp ; de qui veut tuer qui ; et de qui a déjà tué qui dans le passé...

Notre petit groupe des *Walla Walla Brothers* faisait tout ce qu'il pouvait pour insuffler un sentiment de lutte aux autres personnes de l'étage. Un jour, Danny a pris du ketchup et l'a utilisé comme peinture pour écrire "We Will Win!"¹ en grosses lettres sur le mur brûlé du fond de la cursive². Nous avons posé des affiches, j'ai publié ma lettre d'information, nous avons toutes et tous parlé aux gens individuellement et, à l'occasion, j'ai même essayé de faire chanter des chansons politiques aux gars du niveau. Pourtant, malgré tout cela et bien d'autres choses encore, il y a eu de longues périodes pendant lesquelles personne n'avait l'air de nous écouter, où rien de ce que nous faisions ne semblait avoir d'impact sur la réalité. Non seulement l'administration pénitentiaire ne cédait pas

1. En français : Nous allons gagner !

2. Note de l'auteur : on peut voir ce tag à la page 147 du livre *Concrete Marna* de Hoffman et McCay. Ndt : c'est aussi la photo au dos de la brochure.

d'un pouce, mais elle redoublait d'efforts pour nous priver du peu que l'on avait. Dans le même temps, certain·es prisonnier·es continuaient à s'attaquer les un·es aux autres, de mille façons.

Quand cela changeait, quand les gens étaient au mieux, c'était quand nos conditions matérielles étaient les pires. Être dépouillé·e de tout sauf de son caleçon, endurer les incendies sur le palier, la puanteur de l'urine sur les murs, mélangée à la fumée des incendies, et les coups infligés par les gardiens. L'essentiel se résumait souvent à une résistance totale ; rien entre "eux" et "nous", si ce n'est une haine presque absolue. Je me sentais bien quand nous étions ensemble comme ça, et quand la situation était d'une injustice claire et indiscutable. Je me souviens encore très bien du troisième ou quatrième jour de la grève de la faim, ou du fait que nous faisons tou·tes trembler les barreaux de nos cages à l'unisson et que nous hurlions d'une seule voix. Dans ces moments-là, nous savions qui était l'ennemi et nous nous sentions puissant·es, malgré nos conditions d'existence déplorables.

Pour moi, à cette époque, la vie à Big Red oscillait donc entre la peur et le désarroi d'une part, et l'exaltation et l'espoir de l'autre. Et bien sûr, entre ces deux extrêmes, il y avait à la fois des périodes ennuyeuses et des périodes excitantes. C'est dans ce contexte que j'ai commencé à explorer ma féminité, à me révéler à moi-même et à mon entourage en tant qu'homosexuel, et à apprendre à l'accepter en moi. Je n'appréciais pas certain·es de mes codétenu·es mais j'en aimais d'autres. Je voulais avoir la capacité et la liberté d'approfondir ces derniers sentiments en leur donnant une expression sexuelle. Cependant, les homosexuel·les et tout ce qui était féminin étaient vraiment méprisés en prison. Un comportement ou des manières féminines étaient considérées comme un aveu de faiblesse, et ceux qui les affichaient étaient des cibles de choix. La pire insulte que l'on pouvait dire à quelqu'un·e était de l'assimiler à la sexualité d'une femme : salope, con, etc. Les femmes n'étaient jamais désignées de manière flatteuse. C'était une situation où des personnes sans aucun pouvoir cherchaient à obtenir un semblant de contrôle en opprimant d'autres personnes perçues comme étant moins fortes qu'elles. Pour la plupart des prisonnier·es, "fille" était le meilleur mot qu'iels

pouvaient utiliser pour parler d'une femme qu'ils connaissaient. Les gays étaient l'objet de moqueries. Dans la hiérarchie de la prison, ils se situaient juste au-dessus des abuseurs d'enfants.

Mon coming out n'était pas le résultat d'un désir sexuel impérieux pour les hommes, ou pour un homme en particulier, mais plutôt le produit d'une décision intellectuelle et politique rationnelle qui s'est lentement formée dans ma conscience. Je venais de rentrer en prison avec une double peine de perpétuité et une conscience relativement élevée de la condition féminine. J'ai décidé que les femmes n'avaient pas besoin d'un homme de plus pour pomper leur énergie – que si mes besoins émotionnels et sexuels devaient être satisfaits, ils le seraient par des hommes. J'avais occasionnellement eu des relations sexuelles avec des hommes dans le passé, alors que j'étais dehors, et cette idée ne m'était donc pas du tout odieuse. À la même époque, l'idée d'organiser *Men Against Sexism* germait dans ma tête. Je ne sais pas si adapter mes préférences sexuelles au groupe de personnes que je voulais le plus atteindre semble opportuniste, mais je voulais mettre fin à l'esclavage sexuel dans la prison. Et j'allais le faire en tant que membre du groupe des victimes plutôt que depuis une position extérieure. En outre, j'aimais sincèrement des personnes comme Danny Atteberry, Mark LaRue, Carl Harp et Joe Green. Je les aimais aussi intensément que je craignais tant d'autres personnes du quartier.

Dans la plupart des situations, on peut faire face à la violence : il y a un ensemble de règles – même si elles sont irrationnelles – et on peut donc apprendre à vivre avec la menace. L'une des choses qui a alimenté ma peur, c'est que la violence à Walla Walla ne suivait aucune règle ; elle était aléatoire, insensée, et portait sur des futilités qui ne méritaient pas qu'on s'y attarde. Je craignais donc qu'elle ne me frappe, et je ne me sentais pas assez confiant pour pouvoir gérer les éventuelles confrontations : même dans les meilleurs moments, inconsciemment, je restais sur le qui-vive. En un mot, je manquais d'assurance. Je ne savais pas quoi faire d'autre que de me jeter corps et âme contre l'administration avec toute la force que je pouvais rassembler. Si je devais tomber, ce serait des mains de mes vrais ennemis, le gouvernement et la classe minuscule qui le contrôle, et non des produits confus de leur système. Lorsque je

doutais de ma survie jusqu'au lendemain, lorsque la haine, l'amertume et la tension sur la courative devenaient trop oppressantes, je faisais ce que je pouvais pour intensifier la lutte contre les matons. Je pensais que si quelqu'un devait me planter un couteau dans le dos, il serait au moins clair que son geste était un acte de collaboration ouverte avec les porcs.

J'ai essayé de donner une idée de ce qu'était la vie au quartier d'isolement à cette époque, et c'est une tâche difficile parce que rien n'y fait vraiment sens. L'essentiel est qu'après neuf mois au trou, mes ami·es et moi avons été relâché·es dans la détention générale. Nous avions survécu à un enfer et nous étions sur le point d'en vivre un autre. Nous avions maintenant un·e nouvel·le secrétaire du département des services correctionnels à Olympia, un·e directeur·ice plus libéral·e et un·e nouvel·le directeur·ice adjoint·e de la détention. Nous jouissions également d'un respect collectif de la plupart des prisonnier·es grâce à la réussite de notre lutte contre l'isolement. Mais pour moi et certains de mes amis, rien n'avait vraiment changé. Tout comme le passage de la rue à la prison n'avait été qu'un changement de front sur lequel se battre, le passage de l'isolement au régime commun l'était également à nos yeux. Il y avait encore beaucoup de travail à faire.

MEN AGAINST SEXISM¹

par Ed Mead



C'était l'été 1977, je venais d'être libéré du trou et j'entrais dans la détention générale pour la première fois. Je suis passé de l'unité d'isolement à la cellule B-6 de la huitième aile, une cellule pour quatre personnes située au rez-de-chaussée qui "appartenait" à un camarade nommé Danny. Oui, les cellules "appartenaient" individuellement à des prisonnier·es et étaient achetées et vendues comme des biens immobiliers le sont dehors. Il fallait être approuvé·e par le propriétaire pour pouvoir emménager dans une cellule. Si l'administration installait un·e arrivant·e dans une cellule, iel était généralement autorisé·e à y rester deux ou trois jours, le temps de trouver un autre endroit où vivre. Au-delà, ses affaires étaient jetées sur le palier et iel devait se débrouiller seul·e. Quoi qu'il en soit, j'ai eu la chance d'emménager dans une cellule qui appartenait à un ami. Je n'ai pas eu besoin de jouer à la chaise musicale à laquelle tant d'autres prisonnier·es étaient contraint·es. Un homme que j'appellerai Joe était déjà dans la cellule lorsque j'y ai emménagé. Il a été le premier d'entre nous à sortir du trou, puis ça a été mon tour peu après, et Danny et son ami Mark ont suivi. La cellule elle-même était conçue pour deux hommes mais contenait quatre lits, deux lits superposés le long de chacun des murs bleu cobalt miteux.

Joe était l'ingénieur son de notre cellule. Le bruit à l'extérieur de la cellule était une cacophonie de radios bruyantes et de télévisions criardes, toutes diffusées sur des stations et des chaînes différentes. En outre, dans ce tumulte infernal, les prisonnier·es en rajoutaient en criant

1. Hommes contre le sexisme

d'une courative à l'autre, échangeant pêle-mêle des cafés, des insultes et des ragots à voix haute. Joe installait son magnétophone portable près des barreaux à l'avant de la cellule, les haut-parleurs orientés vers l'intérieur, puis il augmentait le volume jusqu'à ce qu'il y ait un mur de son qui étouffe tous les bruits extérieurs. L'art de Joe en la matière était impressionnant. Le poste était à un volume supportable, mais il n'y avait pas de son extérieur interférant avec celui de ses haut-parleurs équilibrés avec finesse. Bien sûr, les choix musicaux de Joe étaient tels qu'il y avait peu de silence, que ce soit entre les notes ou entre les chansons – ce qui n'est pas sans rappeler le heavy metal d'aujourd'hui. Et si *Aerosmith* et l'absence de silence étaient stressants, ils étaient bien mieux que le vacarme qu'ils couvraient.

Il y avait mille six ou mille sept cents prisonnier·es à Walla Walla et du travail pour une partie d'entre elleux seulement. Je n'ai pas eu à travailler et j'ai donc pu consacrer la majeure partie de mon temps à la politique interne de la prison, en discutant avec mes codétenu·es et en essayant d'en savoir plus sur leurs préoccupations. J'essayais également de m'adapter à cette nouvelle réalité, très différente de ce que je connaissais jusqu'alors. Le viol était clairement un problème. Les prisonnier·es étaient régulièrement acheté·es et vendu·es les un·es par les autres ; les jeunes et les plus vulnérables étaient violé·es et soumis·es à une prostitution forcée. Si tout le monde s'accordait à dire que c'était mal, il n'y avait pas de soutien au sein de la prison pour un groupe comme *Men Against Sexism*. Les prisonnier·es hétérosexuel·les n'allaient pas mettre en jeu leur propre statut et leur sécurité personnelle pour les queers, et la plupart des queers étaient trop démoralisé·es ou brisé·es pour se défendre.

Bien que nos décisions n'aient pas été aussi conscientes et directes que j'aurais tendance à le faire croire, ceux d'entre nous qui se trouvaient dans la cellule ont réussi à développer lentement une sorte d'agenda. Nous allions travailler avec le Conseil d'administration des résidents¹ (CAR) existant pour former un sous-groupe appelé Comité pour la justice dans les prisons² (CJP) et parrainé par le CAR. La branche

1. *Resident Government Council*.

2. *Prison Justice Committee*.

de Seattle de l'*American Friends Services Committee* (AFSC), une émanation de l'Église quaker³, avec une longue tradition progressiste d'implication dans les questions pénitentiaires, a accepté de soutenir nos efforts d'organisation.

La création du CJP n'a pas été une tâche très difficile. Nous étions en quelque sorte les leaders de la grève victorieuse de quarante-sept jours. Si nous pensions qu'il fallait créer une branche du CAR qui s'appellerait le Comité pour la justice dans les prisons, des membres influents de la prison étaient plus qu'heureux de soutenir la proposition. La plupart des prisonnier·es s'accordaient à dire qu'il était important de consolider les acquis et les promesses obtenues grâce à la grève, et c'est ce que le CJP s'est efforcé de faire. Le CJP était dirigé par un prisonnier chevronné issu du quartier d'isolement nommé Eddwynn Jordan. Lui et ses frères étaient des membres respectés de la population carcérale noire. Ils avaient un long passé de lutte derrière eux. J'étais le vice-président du groupe. C'est ainsi que le CJP s'est organisé et que le calendrier des réunions a été établi. Dès le début, la participation aux réunions du CJP a dépassé celle de son organisation mère, le CAR. En l'espace d'un mois, le CJP est devenu le groupe phare de prisonnier·es de The Walls. L'une des premières choses que nous avons faites a été de nous diviser en sous-comités beaucoup plus petits, chacun d'entre eux étant en charge d'aspects spécifiques de la vie carcérale. En outre, des invité·es extérieur·es venaient chaque semaine à la prison pour tenir des réunions avec nous et nous travaillions ensemble diverses questions liées à la prison.

À l'instar des prisonnier·es qui se sont globalement de plus en plus impliqués dans les activités du CJP, les prisonnier·es queers et certain·es autres prisonnier·es plus vulnérables ont renforcé leur niveau d'implication. Iels ne sont pas devenu·es des partisan·es de la CJP par besoin de protection, mais plutôt parce que le groupe a pris une position ferme non seulement contre le racisme, mais aussi contre toutes les

3. L'Église quaker se différencie de la plupart des autres groupes issus du christianisme par l'absence de credo et de toute structure hiérarchique. Pour les quakers, la croyance religieuse appartient à la sphère personnelle et chacun·e est libre de ses convictions. Nombre de ses membres ont contribué et contribuent encore à développer l'abolitionnisme pénal.

formes de sexisme et d'homophobie. C'est une organisation qui s'est intéressée aux besoins spécifiques des prisonnier·es queers. Elle offrait l'espoir d'un changement constructif. Très vite, le CJP a formé un autre sous-comité, dont j'étais le président, que j'ai appelé *Men Against Sexism* (MAS). Le CAR était un groupe officiellement parrainé ; le CJP était une émanation du CAR et jouissait donc d'une certaine respectabilité aux yeux de nos geôliers. De même, en raison de sa relation avec le CJP – et même s'il n'était certainement pas respectable aux yeux de tout le monde, MAS possédait un degré de légitimité suffisant pour empêcher les bottes des porcs de nous écrabouiller le temps que nous puissions voler de nos propres ailes. Je ne pense pas que MAS aurait survécu à cette phase initiale de développement s'il n'avait pas bénéficié de l'aile protectrice du CJP.

Le CJP a bien fait son travail et a continué à se développer ; très vite, le groupe a pu couper tous ses liens avec le CAR. Désormais officiellement reconnu par l'administration pénitentiaire, et avec l'AFSC comme principale source de soutien extérieur, le CJP est devenu une organisation indépendante. Le CJP tenait ses réunions hebdomadaires dans une salle située au deuxième étage du bâtiment des admissions. C'est là que nos invité·es extérieur·es venaient à la prison et nous rencontraient régulièrement. Lors de ces réunions communes, chaque sous-directeur devait présenter un rapport sur l'état d'avancement des travaux de la sous-commission. La sous-commission des visites, par exemple, rendait compte des progrès réalisés dans ce domaine, tels que les problèmes avec le personnel du parloir, l'extension de la zone de visite, la proposition de visites conjugales, etc. Je pense qu'il y avait environ six sous-commissions différentes, chacune traitant de questions allant du racisme à l'action législative. La sous-commission MAS a commencé comme toutes les autres, mais elle a rapidement développé une vie propre. Le nombre de membres du MAS a très vite atteint la moitié de celui du CJP, puis a encore augmenté jusqu'à ce que nous soyons légèrement plus nombreux·ses que notre organisation-mère. Cette différence de croissance n'a pas posé de problème au début, car nous marchions toutes plus ou moins dans la même direction.

MAS a commencé à organiser ses propres réunions dans les bureaux du CJP – en plus des réunions hebdomadaires du CJP, et lors de ces réunions plus restreintes, nous avons invité des membres de la communauté queer de Seattle à discuter avec nous. Très vite, de solides amitiés se sont nouées entre l'intérieur et l'extérieur. En même temps, nous étions très occupé·es par les activités de MAS, qui visaient en grande partie à créer un sentiment de fierté et de communauté à l'intérieur des murs. Cela s'est fait par des actes.

Alors qu'un journal clandestin appelé *The Bomb* et publié occasionnellement au pénitencier ne paraissait généralement que lorsque un·e prisonnier·e jugeait nécessaire de lancer une sorte d'appel aux armes, nous avons lancé un bulletin mensuel – un tout petit pétard – que nous avons appelé *The Lady Finger*. En plus d'aborder des questions générales de sexisme et de contenir des infos générales pour les queers et les prisonnier·es social·es plus ou moins défavorisé·es, le bulletin était un coup de gueule contre les ordures impliquées dans les viols et dans le trafic sexuel de prisonnier·es. J'ai également écrit et obtenu des catalogues de films progressistes et de documentaires avec des titres comme « Hommes et masculinité » et sur des sujets comme le sexisme ou la guerre du Viêt-Nam. Les sociétés cinématographiques nous prêtaient les films gratuitement ; il nous suffisait de payer les frais d'envoi et d'assurance. L'obtention d'une salle et d'un projecteur n'a jamais été un problème, car nous utilisions le nom du CJP sur nos demandes d'autorisation.

Les actions de MAS pendant cette période cherchaient à renforcer l'unité des queers tout en s'efforçant d'isoler et d'exposer les prisonniers puissants qui croyaient que c'était leur droit divin de voler, violer et piller leurs pairs. Le processus a été lent. Si on relevait trop vite la tête, on risquait de se la faire couper. Voici le type d'action que nous menions à l'époque : il existait une organisation religieuse nationale qui répondait aux besoins spirituels des queers et qui s'appelait la *Metropolitan Community Church* (MCC). Au fil du temps, nous avons réussi à obtenir de l'administration l'autorisation pour la MCC d'entrer dans la prison et de tenir des services réguliers dans la chapelle de la prison. Le prêtre catholique n'y voyait aucun inconvénient, mais l'aumônier protestant, qui se trouvait être un

prédicateur intégriste d'extrême-droite, s'abaissait à de petits actes de sabotage à l'encontre du pasteur de la MCC et de sa congrégation. Un dimanche matin, un·e prisonnier·e est venu·e me voir en courant et m'a dit : « L'aumônier Untel (j'ai oublié son nom) va faire un sermon ce matin sur les méfaits de l'homosexualité, en ciblant spécifiquement les services de la MCC. » J'ai immédiatement envoyé des coursiers répandre l'alarme auprès des queers dans chaque bloc ; mon message était que toutes les membres de MAS devaient assister au prêche protestant qui se tiendrait plus tard dans la matinée.

Ce matin-là, nous étions donc une vingtaine à nous asseoir tranquillement dans l'église conservatrice, en attendant le début de l'office. Je portais des cheveux blonds mi-longs et des étoiles couleur lavande en guise de boucles d'oreilles. D'autres s'étaient maquillé·es le visage quand iels n'étaient pas venues en drag, portant même des robes colorées. Le consensus auquel nous étions parvenu·es rapidement, selon lequel notre simple présence suffirait à freiner le sectarisme du prédicateur, s'est avéré faux. Il a commencé à s'en prendre à la MCC et aux queers en général, prêchant qu'il s'agissait d'une parodie et que les pédé·es souillaient la maison du Seigneur avec leur soi-disant religion. C'en était trop. Il a à peine commencé que j'ai alors interrompu sa diatribe nazie par un discours sur les valeurs de liberté religieuse et de tolérance. Les autres membres de MAS ont appuyé mes propos, tandis que sa congrégation de gardes-du-corps et d'agresseurs d'enfants en puissance est restée prudemment silencieuse, sans doute intimidée par la vue d'un si grand nombre de pédé·es en colère. Lorsque la question a été replacée sur le terrain des droits, plutôt que sur celui de la religion ou de la morale, j'ai réussi à faire en sorte que le prédicateur fasse au moins semblant de voir que ses efforts pour empêcher notre aumônier de venir célébrer des offices constituaient un déni de nos libertés religieuses. J'ai clairement indiqué que nous nous battrions avec acharnement pour défendre cette liberté. Cette confrontation a semblé lui couper l'herbe sous le pied, car nous n'avons plus eu de problèmes significatifs avec lui à partir de ce moment-là. Après cet incident, les queers ont semblé parler la tête haute, avec un peu plus de fierté que d'habitude.

En tant que communiste, je suis bien sûr athée. Mais le fait d'être un communiste impie ne m'a pas empêché de défendre les droits à la liberté de religion des membres de MAS. Et j'ai moi-même exercé ce droit en assistant personnellement à chaque service de la MCC qui s'est déroulé à Walla Walla. D'une manière générale, qu'il s'agisse de travailleur·euses en grève pour un salaire plus juste ou de paysan·nes luttant pour la terre, vous trouverez toujours des communistes défendant les droits des pauvres et des travailleur·euses. Nous serons du côté de la justice de la classe ouvrière et contre l'exploitation sous toutes ses formes, qu'elle soit raciale, sexuelle ou économique.

Men Against Sexism a continué à se développer et à se renforcer. Nous avons trouvé des cellules sûres pour les personnes exploitées et, tout en poursuivant nos activités politiques habituelles, nous nous sommes de plus en plus orienté·es vers ce que nous appelions l'intervention d'urgence. Un jeune pédophile était récemment arrivé à la prison et a été rapidement capturé par les prédateurs. Lorsqu'ils ont eu fini de « l'utiliser », il a été vendu dans une autre cellule pour trois cents dollars. Alors qu'auparavant notre intervention avait tendance à intervenir après le viol – ou un incident en lien – et prenait la forme d'un soutien, nous commençons maintenant à intervenir directement dans le comportement de la "toughoisie" de la prison. Grâce à une combinaison de bluff et d'esbroufe, de persuasion morale et de chance, nous avons extrait le pédophile de son état de servitude sexuelle et l'avons placé à l'abri dans l'une de nos cellules. Cela a suscité beaucoup d'indignation dans certains milieux. Comment, demandaient-ils, pouvions-nous justifier de nous opposer à de vrais condamnés pour un sale pointeur ? Nous sommes resté·es fidèles à nos principes et avons finalement réussi à tenir bon face aux marées changeantes de l'opinion des prisonnier·es. Nous avons gagné une nouvelle manche.

Mais la lutte était permanente. Pour chaque situation que nous pouvions gérer, il semblait y en avoir deux autres que nous n'étions pas en

1. « toughoisie » est la contraction de *tough* qui signifie dur (au sens d'un homme dominant et respecté) et de *bourgeoisie*, évoquant ainsi l'idée d'une classe virile dominante dans la taule.

mesure de résoudre. Il existe deux types de contradictions dans le monde : les contradictions antagonistes et les contradictions non-antagonistes. Les contradictions antagonistes sont celles qui nous opposent en tant que pauvres et travailleur·euses à la classe dirigeante et à son gouvernement. Il s'agit d'une contradiction qui doit finalement être résolue par le processus de lutte des classes et de révolution. Les contradictions non-antagonistes, en revanche, sont celles qui existent entre les personnes elles-mêmes et qui sont résolues par des moyens non-violents tels que la persuasion et la critique. C'est du moins la théorie. Dans la pratique, il n'en a pas toujours été ainsi. Au fil du temps, notre travail s'est développé au point de nous confronter à des prédateurs sexuels ; nous allions devoir nous battre ou reculer – ce choix étroit était assez clair pour tout le monde.

Lors de la réunion suivante du Comité pour la justice dans les prisons, lorsque MAS a présenté son rapport hebdomadaire sur les progrès accomplis, j'ai demandé le soutien du comité dans le cadre d'un conflit que MAS était sur le point d'avoir avec un groupe de prisonniers obstinés sur la question du viol. Des prisonniers avaient capturé un·e jeune et l'exploitait à des fins sexuelles. Nous avons discuté et négocié jusqu'à ce que nous soyions à bout de nerfs, sans aucun succès. La violence était l'option suivante. J'avais le sentiment que plus nous étions nombreux·ses à les affronter, moins il y avait de chances qu'un conflit physique ne se produise. Le CJP n'a pas voulu nous soutenir, affirmant que c'était à nous de résoudre le problème par nous-mêmes. Rétrospectivement, ils avaient probablement raison. Les Noir·es doivent être leurs propres libérateurs, tout comme les queers doivent se libérer elleux-mêmes. Nous ne pouvons pas compter sur d'autres pour se battre à notre place. À l'époque, nous ne voyions pas les choses de cette manière ; nous étions scandalisé·es que notre organisation-mère nous laisse nous débrouiller seul·es dans le tumulte que nous devons affronter. MAS a donc quitté le CJP. La rupture a été plutôt amère. La disparition du CJP a été presque immédiate ; en l'espace d'un mois, il était complètement mort. MAS était réduit à un groupe plus ou moins clandestin, mais notre réseau de soutien à l'extérieur ainsi que celui de nos membres à l'intérieur étaient intacts ; nous devions simplement déménager et nous réorganiser.

Le *breezeway*¹ est un terme dont je n'avais jamais entendu parler avant mon arrivée à The Walls. Il y avait un certain nombre de ces allées couvertes au pénitencier, mais celles-ci, contrairement à celles de dehors, étaient bordées d'un haut grillage de chaque côté. Pour aller du bloc au réfectoire par exemple, il fallait traverser l'un de ces tunnels ouverts dans les deux sens. C'est sur ces sortes de coursives couvertes que se déroulait une grande partie de la violence. À vrai dire, il y avait tellement de coups de couteau à un endroit de la coursive qu'il était connu par les prisonnières et les gardiens sous le nom de *Blood Alley*². En raison de la surpopulation, il y avait beaucoup plus de prisonnières que d'emplois, et même celles qui travaillaient n'étaient payées que quelques centimes de l'heure. La coursive était le lieu de prédilection des magouilleuses, sous-payées ou au chômage. Iels y vendaient des fripes, de la drogue, et y vendaient même les jeunes qu'ils tenaient sous leur joug. En bref, la coursive était un lieu de rencontres commerciales et sociales pour une grande partie de la populace du quartier. Les membres de MAS ne faisaient pas exception à la règle. En l'absence de bureau, nous nous rencontrions et gérions les affaires courantes du groupe depuis la coursive.

Toute la prison n'était pas sale et laide ; il y avait un joli îlot de beauté appelé *Lifer's Park*. Bordé sur deux côtés par d'immenses blocs cellulaires, l'aile 7 d'un côté et l'aile 8 de l'autre, avec une clôture de la coursive devant et le foyer à l'arrière, le parc était un îlot exclusif d'herbe manucurée et de fleurs soigneusement cultivées. Il y avait toujours un vigile-taulard à la porte menant au parc ; personne n'y entrait à moins d'être membre ou l'invitée escortée d'un membre. À l'autre extrémité du parc rectangulaire se trouvait un grand bâtiment en briques de deux étages. Il s'agit du foyer des *Lifers*³. Le *Lifer's Club* était dirigé par un grand Noir nommé Tommy et ses deux lieutenants blancs, tous deux jeunes et costauds. Tommy était un ancien boxeur bien bâti qui aimait avoir des

1. *Breezeway* est composé de *breeze* (la brise / le vent) et *way* (le chemin). Cette sorte de *chemin venteux* sera généralement traduite par « coursive ». « Coursive » est également le terme courant pour désigner les couloirs à l'intérieur d'une prison.

2. *Blood Alley* : L'allée du sang.

3. *Lifers* : terme qu'on traduirait en français par les perpét', c'est-à-dire les prisonnières condamnées à perpétuité.

relations sexuelles avec des hommes. Il donnait aussi bien qu'il prenait, c'est-à-dire qu'il suçait et se faisait sucer, baisait et se faisait baiser, bien que l'image publique qu'il présentait était celle d'un "actif" uniquement. Dans la culture carcérale, il n'est pas considéré comme un comportement homosexuel de mettre sa bite dans l'orifice d'un autre homme ; seul le "passif" était stigmatisé par de telles pratiques.

Tommy se targuait d'être progressiste, allant parfois jusqu'à laisser entendre qu'il se considérait comme un autre George Jackson. Malgré ce que j'en pensais, j'ai néanmoins eu tendance à surestimer le niveau de conscience politique de Tommy. Il avait des problèmes récurrents avec d'autres éléments de la prison, comme les Chicanos, mais ce n'était rien qu'il ne puisse gérer lui-même, si confrontation il devait y avoir. Cependant, comme tout leader, il avait toujours besoin d'une force supplémentaire. Tommy aimait avoir des relations sexuelles avec des hommes et voulait accroître sa force politique et militaire. MAS était principalement composé de personnes qui aimaient avoir des relations sexuelles avec des hommes ; le groupe avait une certaine force et avait besoin d'un foyer. Un accord implicite a été conclu. Le *Lifer's Club* est rapidement devenu le nouveau siège de MAS.

La prise de contrôle du *Lifer's Club* par MAS n'a pas été soudaine, ni délibérée. Peu à peu, nous avons commencé à passer moins de temps dans la cour et plus de temps au *Lifer's Park*. Tommy nous a donné l'impression d'être les bienvenus. Lors d'une réunion des *Lifers*, il a été proposé de prêter à MAS, qui avait été rendu orphelin par le méchant CJP, un petit coin de la grande salle de réunion des *Lifers*, et ce uniquement le temps que le collectif MAS soit reconnu par l'administration et qu'on lui donne un espace à lui. Le collectif étant présent et Tommy et ses hommes de main ayant fait passer la motion à toute vitesse, les membres se sont mis d'accord. Nous avons créé un bureau et, sous l'aile protectrice de la légitimité offerte par les *Lifers*, nous avons invité nos visiteurs extérieurs à revenir dans la prison pour nous voir.

Les *Lifers* et les membres de MAS pouvaient également avoir des relations sexuelles avec des personnes extérieures dans une pièce spécialement aménagée au rez-de-chaussée. Il s'agissait d'une pièce

insonorisée que les prisonnier·es utilisaient autrefois pour lire des livres pour aveugles sur des cassettes. À ce moment-là, elle était vide et inutilisée, avec seulement un matelas posé sur le sol. Les *Lifers* emmenaient leurs amies femmes dans la petite pièce ; les membres de MAS emmenaient leurs amis hommes. Je sortais avec un gars de la taule, et Robert avec un gars de l'extérieur.

Lorsque les officiers du *Lifer's Club* étaient libéré·es, transféré·es ou démis·es de leurs fonctions, iels étaient le plus souvent remplacé·es par des membres de MAS. Ce n'était pas à cause d'une grande conspiration ou d'un plan d'ensemble, mais simplement parce que nous étions des travailleur·euses acharné·es qui avaient à cœur les intérêts du *Lifer's Club*. Peu à peu, la frontière entre les *Lifers* et le MAS s'est estompée, dans notre esprit comme dans celui des autres dirigeant·es du *Lifer's Club*. J'étais le président de MAS, et Danny Atteberry, Mark La Rue et Carl Harp étaient mes seconds. J'étais également le trésorier des *Lifers*, et Danny, Mark et Carl faisaient également partie du conseil d'administration des *Lifers*. Si j'avais pratiquement perdu de vue la distinction entre les deux groupes, ce n'était pas le cas de ceux qui se trouvaient à l'extérieur du portail. MAS avait beaucoup contribué au *Lifer's Club*. Nous avons mis en place un système de vente de bonbons qui permettait à tou·tes les prisonnier·es d'échanger des bonbons contre une sorte de monnaie à points de la prison. Le commerce de bonbons a connu un grand succès. Le *Lifer's Club* gagnait de l'argent pour la première fois depuis longtemps. Nous avons acheté une table de billard pour le foyer et apporté de nombreuses autres améliorations au club. J'ai mis fin au pillage de la trésorerie du club par Tommy et j'ai présenté des rapports financiers réguliers et précis aux membres. Les décisions concernant l'utilisation des bénéfices étaient prises démocratiquement. Le *Lifer's Club* se portait mieux que jamais dans son histoire récente. MAS se portait bien également. Nous recevions beaucoup de soutien de la part de la communauté queer de Seattle et nous faisions pression sur l'administration, à la fois directement et indirectement, pour qu'elle reconnaisse MAS et nous fournisse un espace qui nous soit propre.

Les *Lifers* étaient agité·es par deux démons drogués, que je vais appeler Kevin et Andy. Ils faisaient tous deux partie de la meute des

voleurs de Curtis en isolement. Plus tard, ils poignarderont le voleur qui se voulait patron de leur bande. Kevin et Andy insistaient sur la nécessité de reprendre le club aux "nègres et aux pédés" – mon amant, nombre de mes ami·es et autres membres de MAS étaient noir·es. Kevin allait se présenter au poste de président des *Lifers*. Étant donné le travail d'Andy dans ce sens, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que la population du *Lifer's Club* allait voter pour Kevin. Il était également clair qu'une fois élu, il expulserait MAS du club. En apparence, tout était civilisé et poli, mais sous la surface, la lutte faisait rage. La pression quotidienne de cette politesse qui poignarde dans le dos est devenue trop forte pour Tommy. Un soir, lui et ses deux acolytes sont allés voir les porcs et ont proposé de leur remettre nos fusils de chasse et nos cartouches en échange d'un transfert dans ce qui était à l'époque un centre pour enfants à Shelton. L'administration a accepté. Ils avaient disparu le lendemain matin, tout comme nos armes et nos munitions. C'est ainsi que MAS s'est retrouvé sans armes et, par défaut, seul à être resté au *Lifer's Club*.

Une vieille chanson de Kenny Rogers sur les jeux d'argent dit : « Il faut savoir quand suivre, quand se coucher... » Il était temps pour MAS de se coucher, de faire ses valises et de quitter le confort du *Lifer's Club* pour revenir aux dures réalités de la courserie. La quasi-totalité de la trentaine de membres de MAS est venue avec moi. Danny, Blue et Mark, la plupart des dirigeants, sont restés derrière. Ils n'allaient pas fuir face au danger. Ils ne se souciaient pas de savoir s'il était juste ou non que nous soyons là ou s'il était politiquement pertinent que nous fassions un pas en arrière avant d'avancer à nouveau. Mark et Danny ont rapidement été chassés du *Lifer's Park* sous la menace du couteau, ce qui leur a fait perdre la face. Blue a quitté MAS et s'est intégré à la nouvelle clique des *Lifers*, ou du moins il était toléré par ces derniers.

MAS est retourné à la recherche d'une officialisation par l'administration et de son propre espace de réunion. J'ai abandonné le poste de président de MAS, le confiant à une personne plus "respectable", un homme plus susceptible de gagner la reconnaissance que mes ami·es et moi ne l'aurions été. Le commerce sexuel de prisonnier·es plus faibles avait été stoppé, et le viol était passé d'un test traditionnel de virilité à un

événement occasionnel. MAS était désarmé mais se débrouillait bien, et la plupart d'entre nous continuaient à participer activement aux réunions et aux activités du groupe. Ce qui a été autorisé à se développer n'était guère plus qu'un club social pour queers. MAS a commencé à travailler sur des projets consensuels tels que la collecte de journaux pour le recyclage, des travaux de couture et de réparation pour les prisonnier·es et, de manière générale, à présenter un visage inoffensif.

Certain·es pensaient que nous aurions dû nous battre contre Kevin et Andy pour le contrôle du *Lifer's Club*, mais la plupart des membres de MAS n'étaient pas des perpét' et n'avaient de toute façon rien à faire au club. En outre, je ne voulais blesser personne d'autre et, en fin de compte, nous n'étions pas armé·es et n'avions pas d'allié·es. Après l'expérience des *Lifers*, les anciens dirigeants de MAS, Danny, Mark et moi, ont discrètement tourné notre attention vers d'autres sujets comme nous réarmer et chercher à sortir de cette prison. Nous avons alors commencé à travailler sérieusement sur un nouveau plan d'évasion.

Il y avait toujours un haut niveau de tension à The Walls. Les gens étaient viré·es de leur cellule sans ménagement pour une raison ou une autre, et aucune autre cellule n'était disposée à les accueillir. Les bagarres étaient fréquentes, les coups de couteau aussi, et il arrivait qu'il y ait des mort·es. Souvent, la mort aurait pu être évitée sans l'incompétence du personnel médical de la prison. Je vais vous donner un bref exemple : le 23 mai 1978, un prisonnier noir nommé Robert Redwine a été poignardé dans les côtes par un ou plusieurs de ses compagnons. Le coup de couteau n'avait aucune conséquence – encore un acte de violence gratuite. La victime s'est rendue à l'hôpital de la prison où elle a été examinée sommairement par un médecin qui a diagnostiqué des blessures « superficielles ». Il n'y a eu ni radiographie ni d'examen approfondi des plaies lors de sa prise en charge. Redwine a été recousu, puis enfermé dans une chambre d'isolement de l'hôpital et laissé seul. Au bout d'un certain temps, il a commencé à protester en frappant sur la solide porte de sa chambre et en appelant à l'aide le personnel de l'hôpital. Ses demandes ont attiré l'attention d'un·e des brancardier·es, un·e prisonnier·e, qui s'est enquis du problème. Redwine lui a dit qu'il souffrait et qu'il avait besoin

de voir un membre du personnel médical. Lorsque le brancardier a transmis cette information à l'infirmière en chef, Eva Nelson, on lui a répondu d'ignorer les cris de la victime, qui ne faisait que « simuler pour avoir de la drogue ». La détresse de Robert est restée sans réponse jusqu'à sa mort quelques heures plus tard. Il est mort seul et ignoré, d'une hémorragie interne.

Quoi qu'il en soit, notre réponse collective à la violence entre prisonnier·es a été de nous réarmer. Bien que cela n'ait pas été dit, il y avait un accord clair sur le fait que si nos ennemis attaquaient l'un·e d'entre nous, les survivant·es lanceraient une contre-attaque immédiate sur les agresseur·es. Nous avions encore des problèmes potentiellement mortels avec les nouveaux dirigeants du *Lifer's Club*. Bien que nous ayons été physiquement exclu·es du club, quelques un·es croyaient que l'animosité entre Kevin, Andy et leurs sbires, d'une part, et nous, d'autre part, était sur le point d'être résolue. Le fossé qui nous séparait ne se mesurait pas au simple fait qu'ils nous aient jeté·es hors du club ou qu'ils aient menacé Mark et Danny au couteau, mais à la recrudescence des viols, de la consommation d'héroïne, des meurtres, du trafic de drogue et du gangsterisme qui caractérisaient leur gestion du *Lifer's*. Non seulement ils ont pillé la trésorerie du club, utilisé l'endroit comme une salle de shoot à l'héroïne et exploité et terrorisé sans pitié ses membres, mais ils ont fini par laisser le magnifique *Lifer's Park* être goudronné. Du fait de leur tentative d'évasion ultérieure et qu'ils aient été pris en train de dissimuler des armes dans le parc, l'administration a détruit le seul îlot de tranquillité au milieu de cette mer agitée et violente.

Après de longs mois de travail, y compris la soumission de nombreuses propositions, des révisions de ces propositions, la pression de soutiens extérieurs, la persistance obstinée des travailleur·es de MAS et le passage du temps, l'administration pénitentiaire a finalement reconnu notre organisation. Nous avons passé deux ou trois mois dans le *breezeway*. Désormais, nous devenions officiel·les. On nous a donné un lieu de réunion, qui se trouvait être les bureaux climatisés de certain·es conseiller·es qui avaient déménagé dans un autre secteur de la prison. Nous nous serions cru·es dans une grande ville. MAS a été la première

organisation de prisonnier·es ouvertement queers à être officiellement reconnue par l'administration pénitentiaire. À ma connaissance, aucun groupe de ce type n'a été reconnu depuis lors. L'existence de notre organisation était le résultat de notre détermination en tant que groupe, de l'ère pré-sida dans laquelle nous vivions, de la force du soutien communautaire dont nous bénéficions, du travail que nous avons accompli à l'intérieur et, bien sûr, des positions alors relativement libérales de l'administration pénitentiaire. La reconnaissance officielle signifiait pour nous, outre le fait de disposer d'un beau bureau pour travailler, que nous pouvions à nouveau inviter nos hôtes extérieur·es dans la prison. Et c'est ce que nous avons fait. Nous avons de bonnes réunions dans notre nouveau bureau, avec beaucoup de chants, d'embrassades et de proximité. Une chose que nous ne faisons pas, cependant, c'était d'avoir des relations sexuelles dans le bureau. Il y avait toujours des pressions de la part des queers non-affilié·es à MAS pour exploiter ce que nous avons gagné, en utilisant des invité·es pour nous faire passer de la drogue, ou pour le trafic entre prisonnier·es dans le bureau du club. Nous devions sans cesse nous prémunir de ces tendances opportunistes.

La prison est toujours un endroit terrible, mais dans ce contexte, le degré d'horreur peut varier considérablement d'un jour à l'autre. Certains jours, en particulier lorsque MAS allait bien, le niveau relatif de souffrance n'était pas trop élevé. Parfois, nous étions presque heureux·ses. À d'autres moments, la peur et la tension dans l'air étaient si fortes que nous ne savions pas d'une heure à l'autre si nous allions continuer à vivre. Il y avait des meurtres insensés, des conflits raciaux et d'autres formes de violence. C'est au cours de l'une de ces périodes d'oppression exacerbée qu'Andy a violé un jeune dans le bureau du *Lifer's Club*. Le viol avait pratiquement cessé d'être pratiqué, et voilà qu'il reprenait, qui plus est par nos vieux ennemis du *Lifer's*. Je commençais à me demander si la nocivité de cet endroit allait changer un jour. Nous avons recueilli la victime dans notre cellule, car la couchette de Mark était encore vide. Joe, Danny et moi avons essayé de le soigner. J'ai discuté avec Andy, que j'ai trouvé en train de flâner devant le club. Lorsque je l'ai confronté au sujet du viol, il m'a menti en disant qu'il ne s'était rien passé. Que s'était-

il passé ? J'avais parlé au garçon et il m'avait raconté le viol en détails ; j'avais vu ses bleus. Il n'avait aucune raison de mentir. Je n'étais pas encore suffisamment armé pour affronter Andy et la bande grandissante de drogués-tueurs qui dirigeaient les *Lifers*.

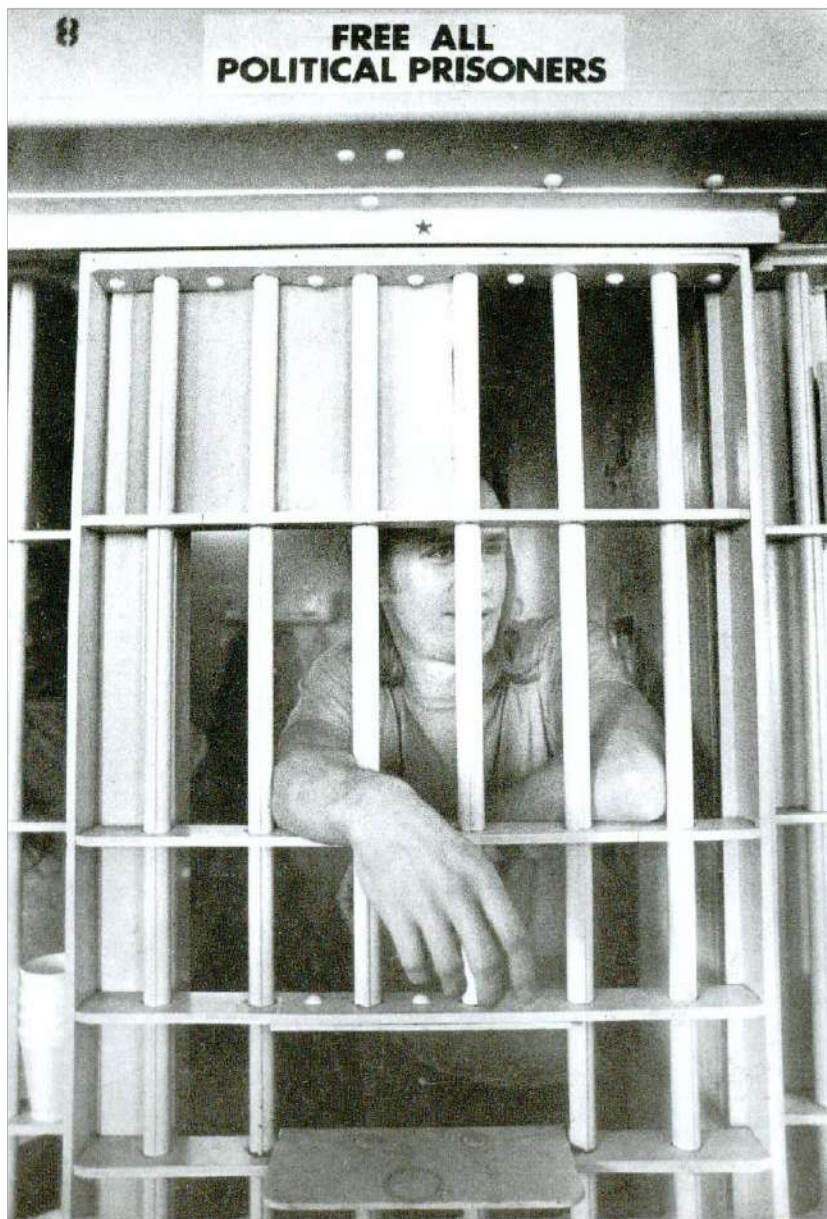
Lorsque la tension montait dans l'unité d'isolement, j'essayais de diriger la colère des prisonnier·es contre les geôliers et de leur faire comprendre la nature de nos véritables ennemis. Notre groupe essayait de faire la même chose avec l'ensemble des prisonnier·es. Le trafic de drogue et les meurtres devenaient incontrôlables. MAS escortait les prisonnier·es les plus âgées vers et depuis le magasin tenu par l'administration pour leur éviter d'être volé·es par les toxicomanes, mais d'autres en étaient victimes. Il allait falloir se mouiller pour ralentir ce flot de comportements prédateurs. Nous avons organisé une grève des prisonnier·es, en rassemblant nos efforts pour la faire réussir, mais nous avons découvert que Kevin et Andy étaient devenus le premier rempart de l'administration contre nos velléités d'organisation. Ils cherchaient à maintenir l'inertie. Le commerce des bonbons et autres combines étaient nécessaires pour soutenir leur dépendance croissante à l'héroïne. Leurs petits intérêts personnels ont renforcé leur opportunisme et leur collaboration avec les porcs. Leur habitude d'entretenir des relations d'amour-haine avec les matons s'était maintenue depuis l'époque de l'isolement.

Durant cette période, il y a eu un incident au cours duquel le *Chicano Club* s'est intéressé à l'une des queers les plus séduisantes de l'établissement, une personne d'apparence féminine que j'appellerai Sally. Sally n'était pas membre de MAS et était l'une des rares personnes à ne pas avoir contribué à la construction du groupe. Les *Chicanos*, qui étaient allié·es aux *Lifers*, ont déclaré que Sally devait quitter l'homme avec lequel elle vivait par choix et s'installer dans l'une de leurs cellules. Les *Chicanos* ne voulaient pas entendre raison. J'ai convoqué une réunion d'urgence de MAS. Devant les membres rassemblé·es dans notre bureau, j'ai expliqué la situation, en disant que nous allions nous battre et probablement tuer des gens, mais je ne leur ai pas dit, bien sûr, que nous avions un revolver, quatre-vingts cartouches et trois grenades artisanales.

Iels ont probablement pensé que nous avions des couteaux.

Mark, Danny et moi allions entrer dans le *Chicano Club* et commencer à tuer des gens. Nous avions le pistolet et les bombes avec nous. Les autres membres de MAS se rendraient au *Chicano Club* avec nous et attendraient à l'extérieur pendant que nous gérerions les choses à l'intérieur. Iels ne connaissaient pas la véritable ampleur de la violence que nous voulions déployer. Nous n'avons pas parlé longtemps. Alors que nous nous préparions à marcher, Blue a dit qu'il voulait donner une dernière chance aux *Chicanos*. Nous lui avons dit de faire vite. Il l'a fait. À son retour, il nous a dit que l'affaire était résolue. Nous avons rangé nos armes et sommes rentré·es chez nous. Je n'ai jamais demandé à Blue ce qu'il leur avait dit. Je m'en moquais. J'avais la quasi-certitude que nous allions tuer plusieurs personnes cet après-midi-là. Je considérais que c'était nécessaire pour faire passer le message que le viol et l'esclavage sexuel ne seraient plus tolérés. J'étais tout à fait prêt à écrire ce message avec le sang de mes codétenu·es. Nous avons échappé à une tuerie ce jour-là, sans savoir de quoi le lendemain serait fait.

Au cours de cet événement, il avait fallu fabriquer des bombes et rassembler le matériel pour en fabriquer d'autres. Nous avons brièvement stocké des tuyaux vides dans la cellule de Sally. Nous avons appris plus tard qu'elle nous avait balancé·es aux porcs. Nous étions prêt·es à tuer et peut-être à mourir pour défendre son droit à ne pas être asservie, et elle nous a récompensé·es en nous dénonçant à l'administration. Ce genre de choses s'est passé plus d'une fois. Ce furent les hauts et les bas de l'organisation *Men Against Sexism*. J'ai ensuite été transféré hors de l'État pendant environ cinq ans, puis j'ai passé mes dix dernières années dans un complexe pénitentiaire en périphérie de Monroe, de nouveau dans l'État de Washington. Au cours de ces dix années, il n'y a pas eu un seul viol entre prisonnier·es à Monroe, et je n'ai pas non plus entendu parler de viols dans d'autres établissements de l'État. J'ai pourtant gardé une oreille assez attentive à ce genre de choses. Je suis sûr qu'il y a eu des viols, mais si c'est le cas, cela n'avait rien à voir avec la brutalité et l'ampleur qui existaient dans l'État de Washington avant la création de *Men Against Sexism*.



Ed Mead dans l'unité de sécurité Big Red de Walla Walla.
Extrait de *Concrete Marna : Prison Profiles from Walla Walla*
par Ethan Hoffman et John McCay

QUEERING THE UNDERGROUND¹

entretien avec Bo Brown et Ed Mead



Daniel Burton-Rose : Quand avez-vous rencontré pour la première fois l'idée de libération queer ?

Bo Brown : Dans un bar ! Où d'autre ? [Rires] Après *Stonewall*², des gens du *Gay Liberation Front*³ sont venus sur la côte ouest. Ils ont affiché des tracts dans les bars, ils voulaient parler à tout le monde. Moi et d'autres personnes avec qui je traînais dans les bars étions curieux·ses, alors nous sommes allé·es là où ils parlaient. Nous ne comprenions rien

1. *Queering the underground* est complexe à traduire en français. *The underground* dans ce contexte c'est la clandestinité, tandis que *queering*, c'est à la fois l'idée de déshétéronormer (décentrer des normes hétérosexuelles) mais aussi de ramener une présence queer (c'est-à-dire qui ne soit pas cis-hétéro-centrée) dans la clandestinité.

2. *Stonewall* : c'est sous ce nom que sont désignées les émeutes déclenchées en juin 1969 suite à une énième descente de flics dans le *Stonewall Inn*, un bar fréquenté par les communautés queers du quartier de Greenwich Village à New-York et à la suite desquelles le mouvement queer s'est affirmé plus ouvertement. Les Prides d'aujourd'hui commémorent ces émeutes et les alliances entre queers de l'époque, puisque notamment les transfem et les butch (globalement tou·tes ceux qui dérangaient le plus les normes de genre) étaient particulièrement visé·es par les flics qui leur réservaient un traitement violent et cruel lors de leurs garde-à-vue.

3. *Gay Liberation Front* (Front de Libération Queer) : mouvement né suite aux émeutes de *Stonewall* et militant pour la libération sexuelle, remettant ainsi en cause le système hétérosexuel et sa structure de base, la famille. Sa critique sociale s'étendait au racisme, au sexisme et au militarisme. Les activités de cette première organisation se sont terminées en 1972, mais ont ouvert la voie de l'organisation communautaire queer.

à ce qu'ils disaient. Ils parlaient une langue étrangère, essentiellement ; ils utilisaient un langage politique que les gens ne parlent pas tous les jours. Ce qu'ils disaient n'accrochait pas. Ensuite, ils sont allé·es dans les universités où leur discours était mieux reçu.

Daniel Burton-Rose : Quand avez-vous commencé à comprendre que l'oppression des queers faisait partie intégrante du capitalisme ?

Bo Brown : Avec le temps. Après ma libération conditionnelle de la prison fédérale en 1971, je me suis inscrite au *Seattle Central Community College*. Dans un cours d'imprimerie, j'ai rencontré une gouine qui m'a dit « les femmes ne sont pas des gonzesses » et a commencé à m'expliquer le sexisme et l'homophobie. Je me suis rendue à une manifestation organisée à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes à l'université de Washington. Il y avait un atelier sur les femmes détenues. Les intervenant·es se comportaient tellement en travailleur·euses social·es que je me suis énervée et j'ai dit « Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! » Au lieu d'être irrité·es, ils m'ont fait parler, puis ils m'ont demandé « Tu veux faire cet atelier ? » J'ai répondu « Oui ! », alors je l'ai fait.

À l'université de Washington, il existait un programme de libération pour raison scolaire. Des prisonniers du pénitencier d'État de Walla Walla vivaient dans un dortoir sur le campus pendant leur période de liberté conditionnelle. Les prisonniers – tous des hommes – avaient un petit bureau de conférencier. Ils visitaient toutes les universités de la région et parlaient des problèmes en prison.

J'ai commencé à les accompagner ; je suis devenue la seule femme du groupe. C'est durant ces visites que j'ai rencontré toutes les autres femmes. Un groupe de prisonnières s'est constitué au collège communautaire, puis nous nous sommes dissociées de l'homme qui le dirigeait, avons créé notre propre groupe qui se rendait à la prison pour femmes. J'ai commencé à lire toute une série de documents politiques. Il y avait un centre communautaire queer. Ça donnait l'impression que des milliers de gouines vivaient au Capitole. Un cercle s'est développé

à partir de la communauté lesbienne de Capitol Hill et a participé à la politique effervescente de l'époque.

Daniel Burton-Rose : Et vous, Ed ?

Ed Mead : J'avais eu quelques expériences homosexuelles au cours de ma vie, mais je m'étais toujours identifié comme hétérosexuel. J'oscillais entre homo et hétéro dans le spectre sexuel. C'est Bo qui m'a démasqué. [Rires] Lors d'un voyage dans l'Oregon, nous avons eu une longue discussion. Elle m'a fait comprendre que les hommes de la Brigade – et les hommes du mouvement en général – devaient se tourner les uns vers les autres pour satisfaire leurs besoins émotionnels et sexuels. Ce n'est qu'alors que nous cesserons de pomper l'énergie des femmes pour qu'elles puissent développer leurs propres forces et capacités.

Nous avons commencé à mettre en œuvre ces changements au sein de la Brigade, mais c'est au pénitencier de Walla Walla qu'ils ont vraiment porté leurs fruits, avec la création et le développement de *Men Against Sexism*, qui luttait contre le viol entre prisonnier·es, le marchandage de prisonnier·es par d'autres prisonnier·es. Je me suis identifié comme pédé politique : quelqu'un qui avait des relations sexuelles avec des hommes, pas nécessairement parce que je les désirais, mais parce ce que c'était la bonne chose à faire. À l'époque, je considérais que cela contribuerait à mon développement et à celui des autres membres du groupe. En substance, l'idée était qu'en tant qu'homme, on ne pouvait pas se dire anti-sexiste sans avoir sucé une bite.

Je me suis plongé dans la communauté queer. J'ai écrit des articles pour le *Gay Community News* de Boston, je me suis fait percer les oreilles et j'ai porté des boucles d'oreilles en forme d'étoile couleur lavande à l'intérieur du pénitencier, j'ai laissé pousser mes cheveux et je ne me suis pas laissé emmerder. J'étais une tapette qui savait jouer de la gâchette. C'était une toute nouvelle idée de ce que signifiait être pédé en prison. Nous pouvions être des dur·es. Vous pensiez pouvoir nous malmenier ? Nous nous défendions immédiatement.

Daniel Burton-Rose : Dans quelle mesure aviez-vous rencontré l'homophobie dans les milieux de gauche avant l'avènement de la Brigade ?

Bo Brown : La *Seattle Liberation Coalition*, une coordination d'organisations de gauche issue du mouvement anti-guerre, ne pouvait pas prononcer le mot "lesbienne". Ça leur aurait arraché la gueule donc iels l'évitaient aussi bien dans les discours que dans leurs prises de positions politiques. Iels pouvaient à peine dire le mot "femme".

Nous faisons partie de la communauté politique, mais on nous manquait toujours de respect et on nous ignorait. Nous faisons le travail en prison et nous faisons le travail communautaire. Les lesbiennes ont participé à une grande lutte pour le droit au logement et à l'aide sociale à Cascade – où un groupe d'entre elles vivait parce que c'était pas cher. Mais elles n'ont jamais été respectées, ni reconnues. Lorsque l'un des *Attica Brothers*¹ est venu en ville, nous avons organisé une fête pour lui. En tant que grande méchante butch, je suis allée dans une pièce avec lui et les autres grands méchants mecs et nous avons eu une conversation très intense. Pendant que j'étais dans cette pièce à parler de trucs durs, le putain d'avocat du mouvement en a profiter pour draguer ma copine à la fête ! Il n'a pas voulu l'écouter alors qu'elle lui disait « Dégage ! »

Nous avons commencé à utiliser le sous-sol de la *Metropolitan Community Church* pour organiser des bals entre lesbiennes, car nous étions de plus en plus nombreuses. Une centaine de personnes venaient à ces soirées : c'était beaucoup !

Daniel Burton-Rose : *Weather Underground* a eu une période où il imposait des rapports homosexuels à ses membres, mais la Brigade était unique dans la scène clandestine car elle était constituée principalement

1. Note de l'auteur : Les *Attica Brothers* sont les hommes qui ont survécu à la plus grande rébellion carcérale de l'histoire des États-Unis [faisant suite au meurtre de George Jackson par ses geôliers en août 1971, ndt] : du 9 au 13 septembre 1971, la révolte dans le nord de l'État de New York a été réprimée par un massacre qui a fait 34 morts. Les *Attica Brothers* qui ont visité Seattle au début des années 1970 étaient John Hill et Frank "Big Black" Smith.

de queers et de bisexuel·les. Comment cet aspect de la Brigade a-t-il influencé votre pratique ?

Bo Brown : Les rumeurs que nous avons entendues à propos d'autres groupes actifs à l'époque, c'est que tout le monde devait baiser tout le monde, à la demande. Ces pauvres mecs, vous savez, ne pouvaient pas survivre sans tirer leur coup, alors ils pouvaient faire appel à n'importe qui. Nous leur avons dit « Allez vous faire foutre, ça n'arrivera pas ! » Si vous voulez notre soutien, déflorez-vous par vos propres moyens. *[Rires]*

Ed Mead : Beaucoup d'hommes à l'époque considéraient la libération des femmes comme du sexe gratuit et sans limite. Par ailleurs, les organisations dans lesquelles les leaders masculins transmettaient la pensée dogmatique à une femme assise à la machine à écrire était une autre expression courante du sexisme dans le mouvement. La Brigade n'était pas comme ça.

Daniel Burton-Rose : Quelles sont les actions de la Brigade dont vous êtes le plus fier·es et celles que vous considérez comme les plus problématiques ?

Ed Mead : Trois actes ont été particulièrement chouettes. Tout d'abord, lorsque l'administration de Walla Walla a mis fin à l'expérience d'autonomie des prisonnier·es, ces dernier·es ont réagi en prenant possession de certaines parties de la prison et en prenant des otages. Cette mutinerie a été réprimée par la force et les meneur·euses ont été placé·es en isolement. Pendant leur séjour dans l'unité d'isolement, iels ont été brutalisé·es. Le type de brutalisation était similaire à celui qui s'est produit plusieurs années plus tard, lorsque les gardiens ont utilisé des gants plombés pour battre les prisonnier·es, ou lorsqu'ils ont sorti un prisonnier de sa cellule et lui ont enfoncé une matraque anti-émeute dans le cul, créant une déchirure de 16 cm.

En réponse, la Brigade s'est introduite dans le siège de l'administration pénitentiaire de Washington et y a posé une bombe

artisanale. Elle a explosé au milieu de la nuit et a causé 125 000 dollars de dégâts au bâtiment. Le lendemain, nous avons publié un communiqué exigeant qu'il soit mis fin à la persécution des prisonnier·es victimes de l'isolement à Walla Walla. En attirant l'attention sur ce qui se passait dans cette zone isolée de la prison, nous y avons mis fin. L'administration pénitentiaire ne voulait pas que l'on s'intéresse à ses agissements. Nous n'aurions pas été en mesure d'obtenir ce changement dans les délais impartis de quelque autre manière que ce soit.

Un deuxième exemple nous vient également du pénitencier de l'État de Washington, et il s'agit de la plus longue grève de prisonnier·es dans l'histoire de cet État. Elle a duré quarante-sept jours. Les journaux, la radio et la télévision en ont largement tiré profit. Tout le monde couvrait cette grève, mais pas une seule fois un·e prisonnier·e ou un·e ancien·ne prisonnier·e n'a été interviewé·e, et il n'a jamais été suggéré que les prisonnier·es pouvaient avoir une justification valable de leur comportement.

Après plus de quarante jours de grève, la Brigade a posé des bombes dans deux *Rainier National Bank* et a publié un communiqué soulignant la collusion des directions des banques et du *Seattle Times*. Le communiqué poursuivait en disant que, dans le cadre de ce grand reportage, pas une seule fois un·e prisonnier·e n'avait été interviewé·e, pas plus que les médias n'avaient fait semblant d'être impartiaux dans la couverture de l'histoire. La Brigade a dit « Nous allons continuer à attaquer vos banques jusqu'à ce que vous fassiez preuve d'impartialité. » Les journalistes ne voulaient pas apparaître comme les laquais qu'ils sont et ont donc interviewé un prisonnier – un détenu en sécurité minimale, je crois – mais même cela a suffi à rendre compte de ce qui se passait.

En quelques jours, la grève a pris fin. Le directeur de l'administration pénitentiaire a été renvoyé, le directeur de la prison a été évincé et le directeur adjoint a été transféré. Et nous, les *Walla Walla Brothers* – j'étais moi-même en prison à cette époque, mais pas avec la Brigade – avons été libéré·es de l'unité d'isolement. Nous avons ensuite créé le Comité pour la justice dans les prisons et, à partir de là, *Men Against Sexism*.

Troisièmement, lorsque les agents du FBI ont été tués dans la réserve de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud, les *US Marshals*¹ et les agents du FBI ont envahi massivement les réserves de Pine Ridge et de Rosebud. De nombreuses brutalités ont été commises. La gauche de Seattle a protesté contre cette invasion. L'une des manifestations a été une marche de Seattle à Portland. Au cours de cette marche, dans le but de détourner l'attention de Pine Ridge et de Rosebud et de nous défouler, nous avons fait sauter le bureau du FBI dans le palais de justice fédéral de Tacoma et le Bureau des affaires indiennes à Everett.

Il y a un certain nombre d'autres actions dont je suis particulièrement satisfait. Je pense notamment à l'explosion d'un transformateur électrique dans le quartier riche de Laurelhurst, en soutien aux travailleur·euses en grève de *City Light*, une lutte importante qui se déroulait à l'époque.

La plus grosse erreur que nous avons commise a été l'attentat de représailles contre le magasin *Safeway* de Capitol Hill. Nous n'avions pas du tout prévu d'y poser une bombe jusqu'à ce qu'un dénommé Po, membre d'un autre groupe, soit tué alors qu'il en posait une dans ce magasin.

Nous avons toutes participées à un boycott de *Safeway* en soutien au Syndicat des travailleur·euses agricoles uni·es – le boycott du raisin. Nous avons toutes écrit des articles sur les aliments frelatés de *Safeway* à des prix excessifs et sur leur contrôle de la chaîne alimentaire, du champ jusqu'au point de vente ; *Safeway* a donc toujours été une cible. Une fois que Po est décédé, nous avons estimé qu'il fallait finir le travail. « Finissons ce que Po a commencé. » Ce n'était pas notre choix, c'est lui qui l'a choisi comme cible. Nous nous sommes senties obligées de faire comprendre que si l'un·e échoue, un·e autre prendra la relève.

Nous avons monté cette opération assez rapidement. Au cours de celle-ci, Bill, Emily Harris et Patricia Hearst – tout ce qui restait de l'Armée de Libération Symbionaise – ont été arrêtées à San Francisco. À partir de ce moment-là, l'émotion nous a guidées plus que la raison ou

1. Les *US Marshals* constituent le bras armé de la justice fédérale. Ils ont pour mission la protection des tribunaux fédéraux, la traque de fugitif·ves, la protection de témoins et la surveillance des transferts de prisonnier·es.

la conscience politique. Ce fut une grave erreur.

Nous avons placé la bombe à l'intérieur du magasin, plutôt qu'autour des machines à l'extérieur, comme Po essayait de le faire. Lorsque nous avons appelé *Safeway* pour faire évacuer le magasin, la personne qui a décroché le téléphone a cru qu'il s'agissait d'une blague et n'a pas communiqué le fait qu'il y avait une bombe à l'intérieur. J'ai appelé la police, mais il était trop tard. Nous avons eu beaucoup de chance de ne tuer personne. De la nourriture pour chiens a été projetée sur quelques personnes – la bombe était placée dans un sac de croquettes – et il y a eu quelques blessés.

Nous nous sommes auto-critiqués, tant par écrit que dans la pratique. Cette action a été la pire chose que nous ayons faite.

Bo Brown : Mes deux préférées sont celle de Walla Walla et des *Rainier Banks*, en raison de tous les liens établis et de la façon dont elles ont sorti les gars du trou, et la libération de John Sherman. Après l'évasion, nous avons publié notre communiqué dans un quotidien local lors de la Journée internationale des droits des femmes.

Il était difficile de trouver des cibles compréhensibles pour un grand nombre de personnes. Il était facile de trouver des cibles, mais pas facile de trouver celles qui permettaient de faire valoir notre point de vue.

Daniel Burton-Rose : Comment chacun·e d'entre vous a-t-il été arrêté·e ?

Ed Mead : J'ai été arrêté au cours de l'échec d'une expropriation de banque par la Brigade.

Bo Brown : J'ai été arrêtée plus d'un an et demi après Ed. Nous étions en train de repérer une banque, et je voulais y entrer et jeter un coup d'œil parce que c'est moi qui devais braquer. Nous nous préparions à prendre toute cette foutue banque, au lieu d'un seul guichetier, pour ne pas avoir à passer tout notre temps à essayer d'obtenir cet argent de merde. Nous allions essayer de quitter la ville – de nous replier – parce

que ça commençait à être chaud.

Je suis entrée dans la banque avec un billet de cent dollars pour faire de la monnaie. Nous ne savions pas que le FBI avait créé une unité super-spéciale GJB. Nous savions qu'ils avaient doublé sa taille, mais nous ne savions pas qu'ils l'avaient quadruplée, en leur donnant le personnel nécessaire pour aller parler aux gens qui travaillaient dans les banques et leur montrer des photos.

J'ai quitté le centre commercial pour aller à la plage avec mon chien. J'ai remonté la colline en passant par le parking pour observer la circulation. J'ai pris l'allée d'un restaurant de hamburgers dans lequel des mecs étaient assis. Ils m'ont immédiatement suivie. J'ai regardé dans mon rétroviseur et j'ai vu les quatre types entassés dans une Ford Fairline noire, et j'ai tout de suite su de qui il s'agissait. J'ai commencé à prendre des virages, à contourner des blocs, et ils faisaient tout ce que je faisais. J'essayais de revenir sur la route 99 pour aller vers le Nord. J'allais simplement conduire jusqu'au Canada, parce que nous étions très près de notre planque, et je voulais les éloigner des autres. J'ai traversé un parking qui avait été bloqué depuis mon dernier passage. J'ai dû faire demi-tour : j'essayais de sortir au moment où ils entraient. Ils se sont jetés sur moi.

Daniel Burton-Rose : Ed, tu as mentionné l'organisation que vous avez montée pour les droits des queers en prison. Bo, peux-tu nous parler de ton expérience en tant que prisonnière politique lesbienne ?

Bo Brown : J'étais une personne très différente du reste de la population carcérale. Cela tenait en partie à l'âge et à l'expérience, mais aussi à mes principes. Je disais très clairement ce que je ne ferais pas, comment je ne traiterais pas les gens. Je n'ai utilisé personne ; je ne me suis pratiquement pas fait d'ennemi-es. Et j'ai aidé à orienter les luttes internes.

Daniel Burton-Rose : Tu es restée active dans le domaine carcéral. Peux-tu nous parler de certains des projets auxquels tu as participé depuis ta sortie de prison ?

Bo Brown : *Revolting Lesbians*¹ est le premier groupe avec lequel j'ai été impliquée après ma sortie de prison. Il s'agissait de la branche lesbienne de la Coalition de gauche de San Francisco, qui a participé aux mouvements politiques des années 1980. Dans toutes les réunions de la Coalition, *Revolting Lesbians* prenait à partie le *Revolutionary Communist Party* (RCP) pour ses positions politiques homophobes. Le RCP a cessé de travailler au sein de la Coalition et on ne l'a plus revu jusqu'à ce qu'il se mette à suivre le mouvement pour la libération de Mumia².

L'année où j'ai été impliquée, nous avons organisé une formation sur les femmes en prison au *Women's Building*. Nous avons produit une pièce de théâtre que j'avais écrite, intitulée *The Bing*, à laquelle a assisté une grande partie de la communauté des femmes.

Daniel Burton-Rose : Quelles sont les origines de l'*Out of Control Lesbian Committee to Support Political Prisoners*³ ?

Bo Brown : En 1986, moins d'un an après ma sortie de prison, le Bureau fédéral des prisons a ouvert une unité de haute sécurité à Lexington, dans le Kentucky. Cette unité avait été conçue pour trois prisonnières politiques. Nous avons créé un comité pour nous y opposer ; c'est de là qu'est né *Out of Control*. Les lesbiennes qui voulaient continuer leur travail politique dans les prisons sont devenues *Out of Control*.

À l'époque, personne ne s'occupait des femmes incarcérées, à l'exception des Services juridiques pour les prisonnières avec enfants. Nous avons décidé qu'en raison de leur nombre, nous devions nous concentrer sur les prisonnières politiques ; les informations sur les conditions de vie des femmes en prison viendraient d'elles. Nous continuions à publier un bulletin, *Out of Time* ; nous organisions des événements dans la communauté queer ; nous envoyions de l'argent pour

1. Lesbiennes révoltantes aussi bien que lesbiennes en révolte.

2. Mumia Abu-Jamal est un militant afro-étasunien, journaliste et écrivain, emprisonné et condamné à mort depuis 1982. La lutte pour sa libération a une portée internationale et incarne ainsi à la fois la lutte pour l'abolition de la peine de mort, mais aussi celle pour la libération de toutes les prisonnières politiques.

3. Le comité des lesbiennes hors de contrôle pour le soutien des prisonnières politiques.

cantiner aux prisonniè·es politiques. Il n'y avait pas d'autre bulletin sur la côte ouest qui traitait des femmes prisonniè·es jusqu'à ce que la Coalition californienne pour les prisonniè·es lance *The Fire Inside* à la fin des années 1990. Amnesty International vient de publier *Stonewalled : Abus et mauvaise conduite de la police à l'encontre des personnes LGBT aux États-Unis*. Les choses n'ont pas changé dans ce domaine et elles ne changeront pas tant que nous ne nous y emploierons pas. Nous devons prêter attention au complexe carcéro-industriel parce qu'il a un impact sur notre communauté.

Ed Mead : La lutte pour la libération queer ne peut jamais être reléguée au second plan, mais la lutte des classes doit toujours être au premier plan. Si le pouvoir était soudainement confié à une classe dirigeante queer en Amérique, les relations d'exploitation se poursuivraient. Il y aurait toujours du racisme, de l'oppression de classe, de l'oppression des femmes... La seule chose qui changerait, c'est qu'il y aurait moins d'homophobie.

RESSOURCES



Concrete Marna: Prison Profiles from Walla Walla -
Ethan Hoffman, John McCoy

Creating a Movement with Teeth: A Documentary History of the George Jackson Brigade - Danial Burton-Rose (editor)

Earful of Queer interview with Ed Mead
<http://earfulofqueer.wordpress.com/2011/04/11/ed-mead-and-men-against-sexism/>

Ed Mead interview on the Prison Industrial System
<https://www.youtube.com/watch?v=doE9LMUdU3E>

The Gentleman Bank Robber: The Life Story of Rita Bo Brown
<http://gentlemanbankrobber.tumblr.com/>

George Jackson Brigade Information Project
<http://www.gjbip.org/>

Guerrilla USA: The George Jackson Brigade and the Anticapitalist Underground of the 1970s - Daniel Burton-Rose

Metropolis: The George Jackson Brigade
<http://www.youtube.com/watch?v=nxZQQ4KuY24?>

The New Abolitionists: (Neo)slave Narratives and Contemporary Prison Writings - Joy James (editor)

That's Revolting!: Queer Strategies for Resisting Assimilation - Mattilda Bernstein Sycamore (editor)

LUTTE QUEER ANTI-CARCÉRALE



Bent Bars Project (uk)

<http://www.bentbarsproject.org/>

Black & Pink

<http://www.blackandpink.org/>

Free Niara

<http://freeniara.wordpress.com/>

Gender Anarchy

<http://www.genderanarchy.wordpress.com/>

Indiana Queer Prisoner Solidarity

<http://indianaqps.noblogs.org/>

Prisoner Correspondence Project (canada)

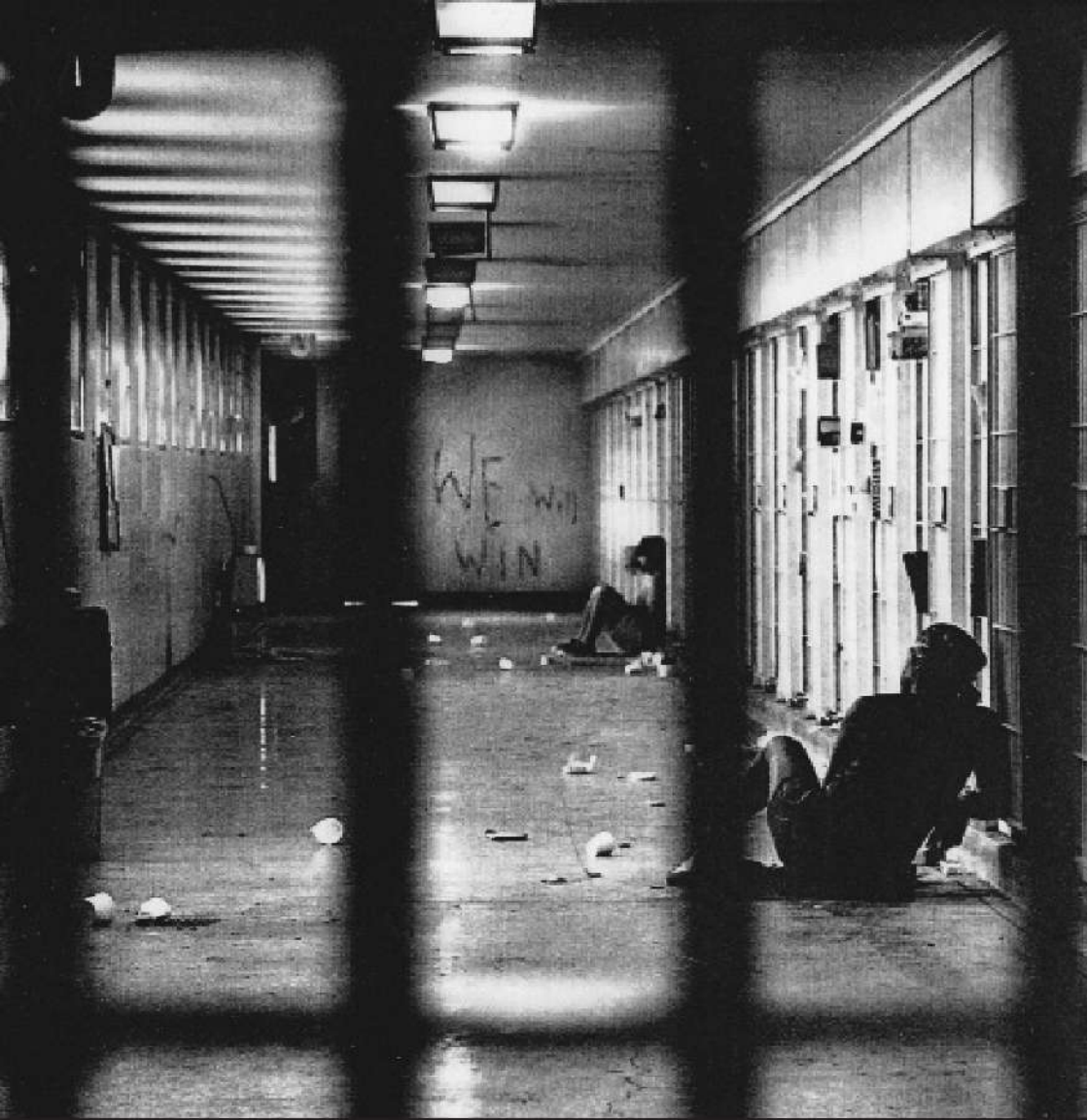
<http://www.prisoner Correspondenceproject.com/>

Prison Rebels Against Gender Violence

<http://pragv.noblogs.org/>

Tranzmission Prison Project

<https://www.facebook.com/tranzmissionprisonproject>



***"I'll tell you what, we were
some tough faggots."***

J'peux vous dire que nous étions des pd badass.

- Ed Mead

untorelli press